

Les Arméniens

Ernest Chantre




VE RI
TAS



LES

ARMÉNIENS

ESQUISSE

historique et ethnographique

PAR

ERNEST CHANTRE

LYON
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
36, PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU, 38.

1896

LES

ARMÉNIENS

ESQUISSE

historique et ethnographique

PAR

ERNEST CHANTRE

LYON
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
36, PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU, 38.
—
1896

AVANT-PROPOS

Au moment où l'attention du monde civilisé est appelée de nouveau sur les Arméniens de Turquie si odieusement massacrés par leurs oppresseurs séculaires, il m'a semblé utile de répandre dans le public des notions exactes sur l'histoire et l'ethnographie de ces malheureux chrétiens orientaux, encore si peu connus en Europe.

Il est temps de rétablir la vérité sur cette race qui est certainement la plus instruite et la plus laborieuse de l'Asie. Des hommes indépendants et charitables ont entrepris la tâche de rappeler leurs engagements aux puissances européennes et d'implorer la pitié universelle sur les veuves et les orphelins qui sont abandonnés aujourd'hui par milliers à la plus noire misère.

De nombreux voyages dans l'Asie occidentale m'ont permis d'étudier les Arméniens au double point de vue historique et ethnographique, je me crois autorisé aussi à en parler au nom de la justice et de l'humanité.

Les pages qui suivent sont extraites en partie d'un ouvrage que j'ai publié il y a quelques mois, sur les peu-

ples de la Transcaucasie et de l'Asie Mineure, parmi lesquels les Arméniens occupent une place prépondérante, sinon par le nombre, du moins par leur intelligence, leur activité et leur volonté tenace de suivre les progrès de la civilisation occidentale.

Cette publication n'a d'autre but, je le répète, que d'éclairer le public sur l'intérêt réel que présentent les Arméniens. Ceux qui pouvaient hésiter encore, faute d'être renseignés sur cette malheureuse nation suivront, j'en suis sûr, le grand mouvement de charité qui se produit en France et ailleurs, et répondront à l'appel que leur a fait le Comité de secours qui vient de s'organiser à Lyon.

25 septembre 1896.

LES ARMENIENS

ESQUISSE

HISTORIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE

Origines. — Les débuts de l'histoire des Arméniens comme ceux de presque tous les peuples sont obscurs et légendaires. De même aussi que la plupart des premiers historiens chrétiens de l'Orient, Moïse de Khorène qui vécut au v[e] siècle de notre ère fait remonter ses ancêtres nationaux anx enfants de Noé. Cette méthode ingénieuse ne devait pas être négligée par cet historien pour trancher cette question si délicate et si difficile des origines. En tout cas, que les Arméniens soient Sémites ou Aryens, il paraît vraisemblable que les tribus qui ont donné naissance à la race arménienne se sont cantonnées de bonne heure dans les régions montagneuses au sein desquelles le Tigre, l'Euphrate et l'Araxe prennent leur source.

D'après les documents les plus anciens, on peut conjecturer qu'au moment où ces tribus envahirent les plateaux et les vallées ouvertes entre le massif du Caucase et celui du Taurus, elles se trouvèrent en présence de peuplades d'origines diverses qui leur disputaient le passage et la possession du sol. Dans la Haute Mésopotamie, c'étaient des races dites *sémitiques;* dans les régions de l'Ararat

et dans celles des grands fleuves, c'étaient des Kurdes, et, au nord de l'Araxe, des proto-Géorgiens. Les unes et les autres étaient peut-être *autochtones* mais sûrement installées dans ces contrées depuis fort longtemps. C'est probablement en Mésopotamie que les premières tribus arméniennes se disloquèrent d'abord, et ce n'est que plus tard qu'elles s'établirent dans la vallée de l'Araxe et le pays d'Ararat, comme le souvenir s'en est conservé dans la légende nationale. Il y eut plutôt fusion entre les deux races en présence que conquête de la part des tribus envahissantes.

La généalogie toute biblique qu'a donnée Moïse de Khorène prouve ce fait important, en montrant l'adaptation de la légende sémite à la tradition des conquérants. C'est ainsi qu'après Haïg, que la tradition représente comme le premier patriarche de la nation arménienne, on nomme parmi ses successeurs des rois à noms sémites, comme Aram, Aramaïs, Armenag dont on a fait *Arménie*. Cet Haïk ou Haïg, fils de Thorgoma, et petit-fils de Japhet serait parti de Babylone sa patrie vers le XXIIe siècle avant notre ère pour venir s'établir avec toute sa famille dans le pays d'Ourarti (Ararat). Seul, parmi les premiers vassaux du roi d'Assyrie, Haïk se serait soustrait à la tyrannie de Nemrod en s'enfuyant vers le Nord.

Après Haïg, son sixième successeur Aram fut vainqueur des Mèdes, s'empara de l'Assyrie septentrionale, et poussa même ses conquêtes jusqu'en Cappadoce, où il fonda la ville de Majakh (aujourd'hui Césarée). Ce même Aram s'allia avec le roi d'Assyrie Ninus qui lui accorda le premier rang en Asie. Après lui, une lutte éclate entre Sémiramis et son fils Ara. Celui-ci meurt en défendant son pays qui devient alors une province assyrienne, administrée toutefois par des rois indigènes. Ce n'est qne sous Sardanapale que l'Arménie recouvra son indépendance. Barouïr trente-sixième, successeur de Haïk, s'étant uni aux Satrapes révoltés, put détrôner le monarque assyrien et renverser son empire (VIIIe siècle av. notre ère). Néanmoins ce ne fut que sous le règne de Dikran Ier (Tigrane) que le royaume arménien vit renaître sa première splendeur (565 av. J.-C.). Sous le règne de Hratchia (650 av. J.-C.), successeur de Barouïr, Champat (Sempad) fonde la dynastie des

Pakradouni (Bagratides) d'origine juive[1]. La tradition veut, en effet, que ce Champat soit venu en Arménie avec les nombreux captifs juifs que Nabuchodonosor amena de Babylonie dans le pays d'Ararat[2]. C'est en 328 que périt le dernier roi de la dynastie de Haïg, dans la personne de Vahé, lequel combattait alors les généraux d'Alexandre le Grand.

Après cet événement, l'Arménie resta quelque temps au pouvoir d'un gouverneur persan nommé Mihran, puis elle tomba aux mains des rois de Syrie. L'influence séleucide se maintint jusqu'au moment où Artasias, arménien de naissance, s'étant révolté contre Antiochus le Grand, redevint pour quelque temps maître du pays. Mais l'Arménie ne resta pas longtemps en paix, car elle ne tarda pas à tomber aux mains des Arsacides (149 av. J.-C.).

Avec les Arsacides commence la seconde dynastie de ses rois, dont Nisibe en Mésopotamie fut la capitale. Les premiers rois arsacides accrurent le royaume par des conquêtes en Asie Mineure dans le pays des Lazes, et jusque chez les peuples montagnards caucasiens.

Tigrane II, en 89 avant notre ère, couronna l'œuvre de ses prédécesseurs et ajouta la Mésopotamie, l'Adiabène et l'Atrapatène à son royaume. Les princes parthes lui reconnurent alors le titre de roi des rois. Cette période brillante fut encore de courte durée, et l'on peut même dire qu'après lui et son fils Artavasde que Marc-Antoine livra perfidement à Cléopâtre, l'Arménie ne se releva jamais.

Après la mort d'Abgar (52 av. J.-C.) le royaume fut partagé entre ses deux fils dont l'un résidait à Edesse et l'autre à Nisibe. En 232 (dep. J.-C.), elle passa sous la domination d'Ardachir, premier roi de Perse de la dynastie des Sassanides. Il ne restait plus qu'un seul prince Arsacide, Tiridate. Il attaqua les Perses, et ses efforts furent couronnés de succès. S'étant emparé du trône, il reçut le nom de Grand. En 387, les Romains et les Perses se partagèrent ce malheureux pays, et en 428 le royaume d'Arménie

[1] *Moïse de Khorène*, liv. I, chap. XXI.
[2] *Faustus de Byzance*, liv. V, chap. LV.

devint définitivement une province du puissant empire des Sassanides. Après l'extinction des Sassanides, ce furent les Arabes qui menacèrent le pays (637 à 920) et le dévastèrent à plusieurs reprises. En 885, un prince pagratide Achod parvint à se concilier la confiance des Arméniens et du Khalife, et il fut couronné roi à Ani : il fonda la troisième dynastie des Pagratides. Mais cette fois encore des dissensions ayant éclaté au sein de la famille royale, cette vie de paix fut de courte durée. Car c'est un fait digne de remarque que les Arméniens ont été plus souvent victimes de leur manque d'entente entre eux, et d'un manque de confiance envers leurs chefs, que des attaques étrangères.

Bientôt, se présentèrent de nouveaux conquérants : les Turcs seldjoucides qui disputaient aux Grecs la possession de l'Arménie. Les Grecs triomphèrent, portant le dernier coup à la nationalité arménienne qui ne se releva plus.

Des principautés turques se formèrent dans le nord du pays ; les Kurdes s'installèrent dans les régions méridionales ; les Orpelian, originaires de la Chine se rendirent maîtres de grandes possessions en Géorgie et en Arménie au N.-E. de Nakhitchevan. Cet état de choses dura jusqu'au XIII[e] siècle, époque à laquelle l'invasion mongole ravagea l'Arménie, et s'en empara ainsi que des pays voisins.

Une nouvelle invasion, celle des Turkomans, prend place dans la seconde moitié du XV[e] siècle. Et à partir de 1555, après des luttes sanglantes, tout le pays est définitivement soumis aux Turcs ottomans.

Ce fut en Cilicie que se maintint le plus longtemps la nation arménienne. Rhoupen et ses successeurs y acquirent une grande puissance. Ils s'allièrent avec des croisés. Léon II obtint même de l'empereur d'Allemagne, Henri VI, le titre de roi de Cilicie (1198). Mais le royaume des Rhoupéniens, après une assez longue période de prospérité, fut divisé peu à peu par des troubles, et succomba sous les attaques des sultans d'Égypte.

Léon VI, le dernier de ces princes, mourut à Paris en 1393, emportant avec lui le dernier souffle de l'existence politique des Arméniens.

Dans le courant du XVI[e] siècle, les Persans avaient repris aux

Ottomans la partie orientale de l'Arménie, d'autre part les rois de Géorgie avaient aussi étendu leur autorité sur certaines provinces arméniennes. A partir de cette époque commence à se manifester l'intervention de la Russie qui, peu à peu, à la suite de traités avec les Turcs et les Perses, s'est emparée des terres arméniennes, constituant ce qu'on appelle aujourd'hui la Transcaucasie russe. Le nom de province d'Arménie a disparu dans la nouvelle organisation territoriale de 1868.

Avant son démembrement, l'Arménie s'étendait du Tigre, de l'Euphrate, des monts Gordiens à la mer Caspienne et au Caucase. Une grande partie de la Syrie septentrionale et de l'Asie Mineure appartenait également au domaine arménien. Les géographes nationaux, aussi bien que les Grecs et les Latins, partagent ordinairement l'Arménie en deux régions : la Grande Arménie, qui est formée de tous les pays situés entre l'Euphrate et la mer Caspienne, y compris d'Aderbeïdjan, et la Petite Arménie constituée par les provinces situées à l'occident de la Grande.

On a subdivisé la Petite Arménie en première, seconde, troisième et quatrième. Cette subdivision est fort ancienne. Elle se trouve mentionnée dans la plupart des auteurs grecs. Les Arméniens la font remonter à Aram, l'un de leurs rois les plus fameux, qui fit d'importantes conquêtes dans l'Asie Mineure et qui donna son nom aux pays qu'il conquit. Moïse de Khorène a raconté les expéditions de ce prince, et il démontre que ces dénominations de *première*, *seconde*, etc. correspondent aux étapes principales qui marquèrent la marche colonisatrice des conquérants dans ces contrées.

Sous le règne des rois Arsacides, l'Arménie était divisée en quinze grandes provinces, subdivisées en un très grand nombre de petits cantons dont beaucoup formaient des souverainetés particulières. La plupart de ces provinces ont perdu leur ancien nom; celles qui les ont conservés plus ou moins exactement ne sont désignées que par les livres arméniens[1].

[1] D'après Saint-Martin : *Mémoires sur l'Arménie*, p. 65. De l'est à l'ouest : la *Haute-Arménie ;* 2° *Daik'h ;* 3° *Koukack'h ;* 4° au centre, en allant de l'ouest à l'est, l'*Oudi ;* 5° la *quatrième Arménie ;* 6° *Dourou-*

Depuis la destruction complète des diverses principautés de l'Arménie par les Grecs et les sultans seldjoukides, les divisions territoriales de cette contrée ont été considérablement modifiées. On ne rencontre presque aucune de ces dénominations autrefois en usage et que l'on trouve dans les auteurs arméniens. Presque partout des noms turcs, arabes, persans ou géorgiens ont fait oublier ceux qui étaient en usage aux belles époques arméniennes.

De l'origine du nom Arménie. — Les Arméniens appellent leur pays *Haïasdan* du nom de Haïg qu'ils considèrent comme leur premier roi, et qui vint s'établir dans les montagnes des Kurdes. Ces montagnes sont situées près du lac de Van et dépendent du Taurus. De ce point où il s'arrêta d'abord, Haïg vint se fixer vers les rives de l'Araxe, d'où bientôt sa postérité se répandit sur tout le pays environnant. Plus tard, le chef de la nation arménienne étendit ses possessions du côté du nord-ouest, au delà des sources du Tigre sur les bords du bras méridional de l'Euphrate et fixa sa résidence dans un petit canton très montagneux, situé au sud de ce dernier fleuve. De son côté, Armenag, le fils de Haïg s'avançant vers le nord du pays qu'habitait son père, se fixait dans une nouvelle contrée, sur les bords de l'Araxe supérieur. C'est de ses fils et petits-fils Armaïs, Herma, Shara, Khegam, Ara, etc. que les Arméniens prétendent faire venir les noms du fleuve Araxe (Eraskh), celui de Mont Massis, de la ville d'Armavir, des provinces de Chiraz, de Kegham et d'Ararad. Mais le nom de Haïk'h que se donnent les Arméniens, et celui d'Haïasdan qu'ils donnent à leur pays ne sont pas les seuls, nous dit Saint-Martin, dont ils se servent. Ils en ont encore plusieurs autres qu'ils ont tirés des noms de quelques anciens patriarches mentionnés dans la Bible, et qui, par conséquent, ne doivent pas être antérieurs à l'établissement du christianisme en Arménie.

Le plus ancien est celui d'Ask'hnazian dérivé du nom du patriarche Ask'hanaz, fils aîné de Gomer, fils de Japhet. Un autre nom que les

peran ; 6° *Ararad*, au milieu de toutes les autres ; 8° *Vasbouragan* ; 9° *Siounik'h;* 10° *Artsakh* ; 11° *P'haidagaran* ; 12° au midi, *Aghdonik'h;* 13° *Mok'h;* 14° *Gordjaik'h* ; 15° l'*Arménie persane.*

Arméniens donnent quelquefois à leur pays est celui de *maison* de *Thorgoma*[1], de là le nom de Thorkomati par lequel ils désignent leur nation. Suivant eux, Thorgoma était comme Ask'hanaz, fils de Thiraz, fils de Gomer. Selon Moïse de Khorène et tous les historiens arméniens, Thorgoma fut père de Haïg premier chef de leur nation.

L'origine du nom de ce pays est, comme on le voit, extrêmement difficile à déterminer et on peut même dire presque impossible à établir d'une manière satisfaisante. Les Arméniens prétendent qu'ils le tiennent d'Aram, un de leurs plus anciens rois (le septième) qui, par ses conquêtes, étendit dans tous les sens les limites de son territoire. C'est de son nom, disent-ils, que tous les peuples tirent celui de leur pays[2]. Les Grecs le nomment *Armen;* les Syriens et les Perses *Arminig*[3]. Le patriarche Jean dans son histoire[4] et le chronologiste Samuel Anesti[5] disent la même chose. Quoi qu'il en soit de l'origine de ce nom, il semble être en usage depuis fort longtemps. Peut-être est-il le même que celui d'Aram donné dans la Bible à la Syrie et à la Mésopotamie dont il ne serait qu'une extension. Dès le ve siècle de notre ère, les Grecs le connaissaient et l'appliquaient aux contrées que nous appelons actuellement Arménie. Plus tard, ils l'étendirent à la partie orientale de l'Asie Mineure, la Cappadoce supérieure arrosée par l'Euphrate.

Le nom d'Arménie ne paraît pas avoir été connu des Juifs qui ont donné toujours à cette contrée le nom d'Ararat. Cette dénomination qui fut peut-être primitivement celle de toute l'Arménie, et qui ne paraît cependant pas s'appliquer dans la Bible à d'autres lieux que celui où s'arrêta l'arche de Noé, a toujours été en usage en Arménie pour désigner l'une des plus belles parties de ce royaume. Sous les rois Arsacides, la province d'Ararat ou d'Aïrarad formait le centre du gouvernement et était le séjour des souverains. D'après Saint-Martin, c'est dans la Genèse qu'il est question

[1] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 256.
[2] Ezech. xxvii, 14.
[3] *Loc. cit.* t. I, p. 260.
[4] *Moïse de Khorène*, l. I, chap. ii, p. 34.
[5] *Hist. d'Arm.*, chap. viii.

pour la première fois du nom d'Ararat qui se retrouve ensuite dans le prophète Isaïe et dans le Livre des Rois. Les Septante,



L'Ararat vu de Sardat Boulak (Arménie russe), alt. 5180 mètres.

Joseph dans ses Antiquités judaïques, la Vulgate et la Version de la Bible en arménien conservent le nom d'Ararat ou le traduisent par les Montagnes d'Arménie ou Terre des Arméniens. Les Chaldéens et les Syriaques n'ont pas conservé dans leur traduction du

Commentaire de la Bible l'expression d'Ararat; ils y ont substitué celle de Montagne des Kurdes, exemple suivi par les traducteurs de la Bible en arabe.

De ces interprétations différentes, deux opinions ont surgi au sujet de la position de la montagne sur laquelle la légende fait s'arrêter l'arche de Noé. Celle qui la place dans le pays des Kurdes, au nord de la Mésopotamie et de l'Assyrie, a été adoptée par la plupart des auteurs chrétiens orientaux, syriens et arabes. Elle remonte à une très haute antiquité en Orient, puisque Joseph raconte qu'au temps de l'historien chaldéen Bérose, le souvenir de l'arche et du déluge était très vivace. En ce qui concerne le déluge, il dit explicitement qu'il existe encore des débris du vaisseau dans l'Arménie, vers les montagnes de Corduène (Monts-Gordiens[1]).

L'Egyptien Hiéronyme, qui a écrit sur les Antiquités phéniciennes, s'exprime de la même manière quand il parle de ces données légendaires[2]. Cette opinion qui semble avoir été répandue par les Juifs de Babylonie, a passé chez les chrétiens de Syrie, et la plupart des auteurs tels que Saint-Epiphane et Saint-Ephrène placent le mont Ararat dans les montagnes de l'Assyrie habitées par les Kurdes[3]. Cette tradition s'est toujours conservée chez les Syriens et les Nestoriens. On a même fondé dans ces montagnes un monastère à l'endroit même où l'on prétend que s'arrêta l'arche. Les peuples actuels du pays gardent encore une grande vénération pour les lieux qu'ils considèrent comme le berceau de la régénération du genre humain.

La tradition, plus vraisemblable, qui place le mont Ararat au centre de l'Arménie provient, très probablement, de la Version des Septante, laquelle n'avait fait sans doute que consacrer l'opinion juive qui remonte à plus de deux siècles avant notre ère. Cette position de l'Ararat au centre de l'Arménie a été admise par la plupart des pères de l'Eglise, Grecs ou Latins. Toutefois saint Jérôme donne le nom d'Ararat non seulement à la montagne en

[1] *Mém. d'Arm.*, chap. XVII.
[2] *Loc. cit* , t. I., p. 261.
[3] Saint-Martin, *loc. cit.*

question, mais encore à une grande étendue de pays, ce qui est conforme au témoignage des Arméniens.

« L'Ararat, dit cet interprète, est une contrée en Arménie, unie et d'une extrême fertilité ; elle est traversée par l'Araxe, et située au pied du mont Taurus qui s'étend jusque-là. Ainsi donc, l'arche dans laquelle (d'après la légende) Noé fut sauvé avec ses enfants, ne s'arrêta pas quand le déluge cessa, sur les montagnes d'Arménie que l'on nomme Ararat, mais sur les sommets élevés du Taurus qui dominent les plaines d'Ararat[1]. »

Les traducteurs de la Bible en Arménien ont adopté dans toute son étendue cette opinion qui faisait de leur patrie le berceau du genre humain. Les savants et le peuple de ce pays l'ont conservée jusqu'à nos jours. Ils montrent autour du mont Massis qu'ils considèrent comme l'Ararat des Ecritures, divers endroits dont les noms par leur étymologie rappellent le séjour de Noé dans ces contrées. Tel, par exemple, le nom du village d'Arghuri ou Arkhouri, situé sur le versant nord de l'Ararat et qui signifie « il planta le cep », parce qu'on pense que ce fut là que Noé en sortant de l'arche planta son premier plant de vigne. Citons encore le nom de la ville de Nakhitchevan qui signifie en arménien « première demeure », et où l'on place le tombeau de Noé. Quoi qu'il en soit, le nom d'*Arménie* est le seul, depuis une époque fort reculée, qui soit donné par les peuples de l'Orient au pays que l'on connait actuellement sous cette dénomination.

L'Arménie dans les temps modernes. — Pour se rendre compte des modifications ethnologiques qui se sont opérées en Arménie dans les temps modernes, il faut encore rappeler les événements politiques qui se sont déroulés dans cette contrée au commencement de notre siècle. Parmi ces événements, l'un des plus importants est, sans contredit, la conquête que fit la Russie des provinces turques et perses, limitrophes de la Géorgie.

Vers le commencement de mars 1827, les troupes russes, sous le commandement des généraux Benkendorf et Paskevitch entraient

[1] D'après Saint-Martin, *loc. cit.* t. I, p. 266.

en campagne. Abbas-Mirza, bientôt vaincu, dut abandonner la forteresse d'Erivan ainsi que toutes ses possessions au delà de l'Araxe et tout le pays côtier de la mer Caspienne jusqu'à Lenkoran. La Turquie, battue de son côté, sans perdre des lambeaux aussi considérables de ses provinces, dut abandonner le vaste canton de l'Ararat, ainsi que la Somkhetie et le Lazistan. Comme complément à ses conquêtes, la Russie, en sa qualité de puissance chrétienne, se déclara protectrice des chrétiens assujettis aux deux puissances qu'elles venaient de combattre. Elle stipula, dans ses traités, que cette portion des sujets de la Perse et de la Turquie pourraient librement émigrer et se réfugier sur son propre territoire. Ses propositions étaient engageantes : tout Arménien ou autre chrétien qui abandonnait la Perse pour s'établir sur le sol russe devait recevoir des terres dans les districts de Choucha, de Nakhitchevan ou d'Erivan. De cette façon, ces pays ravagés et dépeuplés par les guerres, revirent bientôt la prospérité.

C'est ainsi qu'en 1828, on vit émigrer de Perse et principalement de la région du lac Ourmiah environ 40.000 Arméniens. De la Turquie, les émigrés qui passaient l'Arpa-tchaï étaient encore plus nombreux. On estime à 76.000 le nombre des Arméniens qui ont abandonné les pachaliks d'Erzeroum de Kars et de Bayazid. La plupart se sont fixés dans les régions d'Akhaltsikh, de Ghiroussi et actuellement d'Alexandropol.

Parmi les groupes importants d'Arméniens émigrés en Transcaucasie, on doit citer ceux de Novo-Bayazid et d'Igdir venant de Bayazid, celui de Göl, composé d'émigrants d'Alachgherd près Bayazid ; ceux d'Akhatsikh et d'Alexandropol, venus d'Erzeroum, et enfin celui de Toumboul, près de Nakhitchevan, venant de Salmast. On estime à 130.000 le nombre des Arméniens qui vinrent de Perse et de Turquie, de 1828 à 1830, lors de la conquête du pays par les Russes, s'établir dans les vallées de l'Araxe et de la Koura, sous la protection russe, tandis qu'au contraire, les Kurdes et les Tatars battaient en retraite vers les régions restées musulmanes. Le même fait se produisit en 1877 et 1878, lorsque la Russie s'empara des districts d'Ardahan et de Kars, alors aux Turcs. Tandis que les habitants musulmans se retiraient devant

l'invasion chrétienne, des Arméniens arrivaient en grand nombre du bassin de l'Euphrate et de celui du Tchorokh, et prenaient leur place.

Il résulte des divers événements politiques qui viennent d'être retracés brièvement que l'Arménie est actuellement partagée entre les empires russe, perse et turc. L'Arménie russe est en partie comprise dans ce que l'on appelle aujourd'hui la Transcaucasie; elle se compose de la fraction de l'ancienne Haute Arménie cédée en 1783 par Eregli-Khan, roi de Karthli et de Kakétie en Georgie à Catherine II, et des conquêtes faites sur la Perse et la Turquie. Elle a pour limite méridionale le cours de l'Araxe, et se prolonge au sud de ce fleuve jusqu'à l'Ararat. A l'ouest, elle touche au pachalik d'Erzeroum ; vers l'est, elle s'étend par les steppes du Moughan, jusqu'à la mer Caspienne.

L'Arménie turque est constituée par les vilayets actuels d'Erzeroum, de Bayazid, de Van ; par ceux de Kharpout, de Mouch, de Bitlis, de Diarbékir et d'Adana.

La portion qui est restée à la Perse est située sur la rive droite de l'Araxe et n'est pas très considérable. Elle répond à une grande partie de l'Aderbeïdjan.

Dans les districts montagneux, les Kurdes et les Turco-mongoles, Tatars et autres envahisseurs du sol arménien, y poussent d'un yaëla (pâturage) à l'autre leurs immenses troupeaux et exercent leurs habitudes séculaires de rapine et de brigandage au détriment des anciens occupants. Toutefois, sur certains points, les Haïkanes semblent s'être tellement mêlés ou même incorporés aux Kurdes, qu'il est difficile de les distinguer les uns des autres. C'est ainsi que, dans les régions de Van, de Kharpout et d'Erzingan, on rencontre parmi les Kurdes des tribus d'origine arménienne telles que celle des Radveli, puis celle des Manektsi renommée par ses vertus guerrières.

Placée sous la même latitude que Naples, l'Arménie présente les climats les plus différents et, par suite, les usages de ses habitants s'en ressentent. Les chaînes de montagnes qui la sillonnent en tous sens, et surtout les sommités du Caucase et du Taurus, toujours

couronnées de neige et de sombres vapeurs, entretiennent sur les hauts plateaux arméniens une température plus froide que ne le comporte sa latitude. L'hiver s'y fait sentir durant six mois, tandis que dans les plaines basses règne une chaleur torride en été. C'est dans celles-ci que s'élevaient les villes fameuses, actuellement détruites, d'Ani, la capitale des Pagratides, jadis renommée par ses palais, sa forteresse et ses églises ; de Vagarchabad, dont il ne subsiste que le monastère d'Ethmiadzine; d'Ardachad, d'Erovantagherd, d'Erovantachad, d'Armavir, de Tovin, de Gurin, de Garni, puis Nisibe, capitale des Arsacides, et Van fondée par Sémiramis.

Dispersion et dénombrement des Arméniens. — Depuis des siècles, les Arméniens se sont répandus dans le monde oriental, en dehors de leurs frontières primitives. Dès le XI[e] siècle, ils émigrent en masse vers l'occident. Peu à peu, on les voit s'établir par petits groupes en Russie, en Pologne, en Autriche, en Hongrie. De nos jours, on les rencontre dans toutes les grandes villes commerçantes du monde et partout ils arrivent rapidement à faire partie des négociants notables.

Dans l'état actuel de dispersion de la nation haïkane, il est difficile d'en évaluer le chiffre total. Les appréciations les plus diverses ont été émises à cet égard ; cependant on peut admettre, d'après les renseignements qui paraissent les plus certains, que leur nombre est approximativement de quatre millions huit cent quarante-cinq mille cinq cent cinquante répartis de la façon suivante[1] :

Arménie turque.	1.765.000
Turquie d'Europe.	287.000
Mésopotamie.	12.000
Cilicie.	244.000
Égypte	9.200
Asie Mineure	689.000
Russie d'Europe et Sibérie. . .	185.000

[1] Makar Tchimischkion, *Annuaire populaire arménien illustré pour 1895*, Tiflis, 1895, en arménien.

Transcaucasie ou Arménie Russe.	1.380.000
Perse.	174.000
Inde et le reste de l'Asie. . . .	48.000
Roumanie et Bulgarie.	14.500
Hongrie et le reste de l'Europe. .	15.900
Amérique	12.750
Divers pays.	9.200
	4.845.550

Si l'on entre dans le détail, en ce qui concerne, par exemple, la Turquie, on verra que, seules, les anciennes provinces arméniennes possèdent actuellement 1.765.000 individus de cette nation. Ils se répartissent ainsi :

Vilayet d'Erzeroum	300.000
— de Trébizonde.	41.500
District d'Erzingan.	30.000
Vilayet de Sivas	161.420
— de Van.	154.000
District d'Hekkiari	40.000
Vilayet de Bitlis	115.000
District de Sert.	75.000
— de Mouch	118.000
Vilayet de Diarbékir	120.000
— de Kharpout	102.000
District de Dercim.	6.000
Vilayet d'Angora	95.000
— d'Adana	97.000
— d'Alep	110.000
Localités diverses	200.080
	1.765.000

En ajoutant à ce total le chiffre de 250.000 qui est celui des Arméniens de Constantinople, et évaluant ce qui n'est pas trop, à 750.000 le nombre des Arméniens qui vivent dans le reste de

l'empire ottoman, en dehors de l'Arménie, on verra que le total de 5.200.000 n'a rien d'exagéré.

Caractère. — Mœurs. — Génie du peuple arménien. — Quoique l'on ait beaucoup écrit sur les Arméniens, il est certain qu'on ne les connaît en Europe que d'une facon bien imparfaite, et que l'on réédite sur leur compte des notions souvent fort erronées.

Dispersés actuellement comme ils le sont, vivant dans des pays très différents les uns des autres, et au milieu de populations les plus diverses, soumis à toutes les formes du gouvernement qui existent, une description générale ne saurait leur être appliquée au point de vue sociologique. A l'exception de certains traits qui constituent le fond de leur caractère national, on peut constater des différences considérables entre eux, d'une région à l'autre.

L'Arménien des Indes, sujet libre de l'Angleterre, enrichi par le commerce; l'Arménien grand propriétaire en Autriche, seigneur féodal et premier magistrat de son district; l'Arménien élevé en Russie à d'éminentes fonctions militaires et civiles, ne peuvent être comparés à ce qu'était jadis, et ce qu'est encore l'Arménien raya de l'empire ottoman. C'est pourtant sur ce dernier type, observé tantôt dans le fond des provinces perdues de la Turquie d'Asie, ou au milieu de la société cosmopolite de Péra, à Constantinople, que la nation a été jugée le plus souvent. Pour bien connaître les Arméniens, comme tous les autres peuples, du reste, il faut avoir vécu parmi eux, dans leur propre pays, ou du moins y avoir fait de nombreux séjours. Il faut également étudier leur histoire depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. C'est pour cela que nous avons rapidement esquissé les principaux événements qui ont marqué les différentes phases par lesquelles cette malheureuse nation a dû passer.

Les désastres qui ont frappé à tant de reprises différentes la nation arménienne, l'ont atteinte aussi dans son état social. Jadis, enserrée dans une organisation en quelque sorte féodale, avec une hiérarchie forte et tyrannique, elle ne manquait ni de grandeur ni de puissance. Mais avec le morcellement de la monarchie une transformation s'est opérée, lentement il est vrai, mais d'autant

plus sûrement que ce qui manquait à cette organisation, c'était la cohésion et un pouvoir central. Si fière et si puissante autrefois, la noblesse arménienne s'est éteinte peu à peu, et ils sont rares les débris de ces anciennes familles qui possédaient leurs châteaux forts et leurs petites armées. Fiers et arrogants durant la prospérité, envers leurs subordonnés, ils subissent la mauvaise fortune avec une résignation qui n'a d'égale que le fatalisme des musulmans qui les entourent.

Quelque opinion que l'on aie des Arméniens, il est un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est qu'ils sont de tous les peuples de l'Orient, le plus intelligent, le plus laborieux, le plus économe et le plus instruit. Gens de tous métiers, pourvu qu'ils soient rémunérateurs, les Arméniens ont la réputation, justifiée du reste, d'avoir une vocation marquée pour le négoce et la banque. Cette particularité les rapproche assurément des Juifs, mais ils en diffèrent beaucoup, à certains égards, notamment en ce qui concerne leur esprit de nationalité.

Grâce à leur parcimonie, quelquefois extrême, ils arrivent à amasser fréquemment d'immenses fortunes. Et, qu'il soit changeur, prêteur à gages, banquier, employé, industriel ou fonctionnaire, l'Arménien n'a qu'un objectif : l'argent. Des premiers, les descendants de Haik ont compris que c'est la grande puissance qui dominera les sociétés modernes, et leurs efforts les plus persévérants tendent vers ce but qu'ils poursuivent, quelquefois, sans beaucoup de scrupules. Il résulte de cela, que là où les Arméniens sont en nombre, il y a peu ou point de Juifs. Tels sont par exemple les grands centres commerciaux de Tiflis et de Césarée. Dans cette dernière ville le fait est tellement marqué, les Arméniens s'y sont fait une telle réputation, que nombre de légendes, d'anecdotes populaires faisant allusion à la supériorité des Césariotes sur les Juifs, y ont pris naissance.

Quoi qu'il en soit, c'est par leur travail surtout et leur esprit de suite que les Arméniens s'enrichissent, tandis que les Turcs et les Géorgiens leurs voisins s'apauvrissent. Un autre fait que l'on constate sans peine dans certains milieux, c'est l'influence considérable qu'ils exercent en Russie et en Turquie. Cette influence, ils

l'exercent d'abord par leur intelligence, ensuite par leur goût pour la science, par la pratique des langues, par leurs aptitudes si diverses, leur souplesse et le talent qu'ils ont de pénétrer dans le monde des fonctionnaires. Leur pénétration dans les affaires publiques en Russie et en Turquie surtout est considérable. L'utilité de leur intervention dans les affaires ottomanes ne fait aucun doute. Si nous examinons à un autre point de vue le caractère des Haïkanes, on verra que s'ils se montrent astucieux dans les transactions, du moins on ne saurait leur contester en général une certaine probité. C'est cette qualité, et quelques autres que les Turcs ont appréciées en eux, et qui leur vaut d'être employés comme agents ou intermédiaires dans la perception des impôts et autres revenus publics. Parcimonieux à l'excès dans les circonstances ordinaires de la vie, ils prodiguent leurs deniers sans hésitation, sans bruit, pour créer et soutenir des institutions d'utilité publique. Nombre d'écoles, de collèges, d'hôpitaux, d'associations patriotiques, ont été fondées et se sont entretenues par des contributions volontaires.

Les Arméniens ne le cèdent en rien aux Juifs, comme esprit de solidarité, intérêt mercantile, habileté commerciale, mais ils sont moins aventureux que ces derniers. Leurs émigrations se font en groupes et non isolément. Contrairement aux Juifs, ils n'ont aucune répulsion pour l'agriculture. On le constate dans leurs villages prospères des régions arrosées par l'Araxe. Là où la nature est plus âpre, comme dans les districts montagneux du Karabagh, du Zanguezour, du Zeïtoum, de Kharpout, de Mouch et de Van, ceux qui ne sont pas devenus pasteurs, comme les Kurdes, émigrent temporairement vers les grands centres où ils viennent exercer les métiers de maçon, de charpentier ou celui de portefaix : la force des Arméniens de certains districts étant proverbiale. En résumé, les Arméniens sont des gens d'ordre ; ils sont pacifiques, s'accommodent volontiers de tous les gouvernements. Ils se montrent fidèles sujets et ne demandent que la liberté de faire leurs affaires et d'élever honorablement leurs enfants. Cette nation présente en somme des qualités plus solides que brillantes.

Une des notions les plus fausses qui ont cours sur les Arméniens

est celle qui les montre comme exclusivement attachés au pays qui les fait vivre. Il n'est pas de sentiment, au contraire, qui fasse vibrer plus profondément le cœur d'un Arménien, que le souvenir



Paysan arménien des environs de Césarée.

de la patrie absente. C'est plutôt l'exagération de ce sentiment qu'on pourrait leur reprocher, mais non l'oubli. Il éclate à chaque page de leurs poésies modernes, comme dans celles de leurs ancê-tres. C'est avec une passion toujours vivace qu'ils entretiennent

dans leur cœur, comme une consolation à leurs malheurs passés, l'espoir du réveil prochain de leur nation. Pénétrés encore des principes de la vie patriarcale, ils sont hospitaliers, charitables,



Arménien d'Hadjin Khozan.

mais d'une humeur généralement triste. Ils ne possèdent pas l'esprit aventureux des Grecs ni l'audace qui attirent vers les périls de la guerre. Ils n'en ont pas non plus la vive imagination ni les sentiments artistiques, mais ils sont loin pourtant d'être dépourvus

de ces qualités, et l'histoire contemporaine montre que la nation arménienne a fourni son contingent de militaires, d'artistes, de poètes et de savants.

On a dit que, livrés à eux-mêmes, les Arméniens étaient incapables de se défendre contre des agresseurs. Oui, dans les pays comme en Turquie, où ils sont désarmés et entourés de tribus guerrières qui les pillent et les massacrent sous l'œil complaisant des fonctionnaires musulmans. Mais qu'on leur rende leurs armes et leurs droits, et l'on verra l'usage qu'ils sauront en faire ! On n'a pas oublié la guerre d'indépendance du Khozan, dernière citadelle de la liberté des montagnards arméniens de Turquie. La bravoure des habitants de Zeïtoun, d'Hadjin, défendant les défilés sauvages du Taurus cilicien, a fait l'admiration de leurs vainqueurs.

Bien avant que le service militaire devînt obligatoire au Caucase, nombre d'Arméniens s'étaient distingués dans l'armée russe. Il suffira de citer les noms des généraux Lazareff, le héros de Kars Madatof qui fut la terreur des Perses en 1828; le prince Béboutoff qui en 1834 prit Kars et Erzeroum, puis le prince Argoutinski qui soumit les tribus les plus rebelles du Caucase. C'est encore un Arménien, le comte Loris Mélikoff qui fut aussi grand homme d'Etat que stratégiste, et ce n'est pas pour rien que la phrase *lux ex oriente* lui fut appliquée. Parmi les médecins de cette nationalité on peut citer entre autres : les Drs Kiatibian, Khorassundjian, Esmerian, justement estimés à Constantinople; puis les Drs Mélikoff, Babaeff, à Tiflis, et le Dr Atabekoff à Choucha. Tous font grand honneur à la Faculté de Paris.

Les Arméniens sont moins dépourvus de sentiments artistiques qu'on ne le dit communément. Dans les arts de la bijouterie et de l'orfèvrerie, ils n'ont pas de rivaux en Orient. Ils excellent dans la fabrication des armes damasquinées élégantes, finement ciselées. Ils ont à cet égard des traditions toujours vivantes, car de tout temps les joyaux et les armes ont tenu une grande place dans la parure nationale.

La broderie a atteint également entre leurs mains un haut degré de perfection. Ces belles étoffes que l'on achète dans les grands

bazars de la Turquie, sur lesquelles l'or, l'argent, la soie se marient pour éblouir et charmer les yeux, sont faites par des Arméniennes. Ce sont encore elles qui tissent ces beaux tapis soyeux aux nuances éclatantes qui font l'admiration des connaisseurs.

En peinture, l'Arménie a produit il est vrai un petit nombre d'artistes, mais ils ont atteint un degré de célébrité hors ligne. Tel est, entre autres, Aïwasowski dont les admirables marines firent jadis sensation à Saint-Pétersbourg et à Paris. Citons encore les peintres Zacharian et Pachinhaghiantz.

On remarque parmi les musiciens et les compositeurs, Tchouhadjian, Korganof, Gara-Maraga.

Parmi les acteurs les plus célèbres qu'a fournis la nation arménienne, on cite comme chanteur Chaklamiantz, puis comme comédien l'inoubliable Atamian qui fut en même temps peintre et poète.

Linguistique, littérature. — La littérature arménienne, qui ne cesse de s'enrichir depuis près de deux mille ans, raconte l'histoire de sa langue et de ses origines. Dans le pays de Van, des rochers portent des inscriptions haïciennes en caractères cunéiformes. D'autres monuments arméniens sont écrits en caractères perses ou grecs. Vers la fin du ve siècle, à l'époque où la littérature atteignait son apogée chez ce peuple avide d'instruction, alors que trois cents écoles étaient ouvertes à la jeunesse, Mesrop la dotait d'un alphabet dont les signes rendaient exactement les sons de sa langue maternelle.

La langue arménienne est classée par les philologues dans la famille aryenne. Elle est iranienne par sa syntaxe et, sous d'autres rapports, elle passe pour être apparentée au grec. Par ses formes grammaticales et sa richesse, elle serait l'égale de l'ionien. On lui reconnaît la même puissance de création indéfinie par les mots composés ainsi que par les mêmes flexibilités de construction. L'arménien se divise en deux dialectes principaux : l'arménien vulgaire ou moderne et l'arménien littéraire. Ce dernier est devenu comme le grec d'Homère et le latin de Cicéron une langue morte et, il n'est guère connu que des érudits. L'autre se divise en deux sous-dialectes, l'oriental et l'occidental. Le premier est celui des Armé-

niens de la Russie, de la Perse et de l'Inde; il est le plus pur. Le second est le dialecte des habitants de la Turquie, de la Crimée et de l'Orient de l'Europe.

Malheureusement, cette langue qui a des tendances à disparaître, en présence de l'envahissement, dans toute l'Asie occidentale, de



Korganoff.

l'idiome turc, plus facile à apprendre, et par conséquent plus répandu dans le monde commercial, est déjà mêlée sur bien des points, de mots empruntés aux peuples voisins. Il faut ajouter à cela que les gouvernements auxquels sont soumis actuellement les Arméniens, ne manquent pas de leur imposer comme, de juste, la langue nationale officielle. Mais la vieille langue des enfants d'Haïk ne disparaîtra pas aussi rapidement qu'on le dit, car elle est con-

servée non seulement par le clergé, mais encore par le patriotisme plus vif que jamais qui anime le cœur de tous les citoyens quelque peu cultivés de cette nation.

A Césarée où la population arménienne ne parle généralement que le turc comme du reste une grande partie des Arméniens de



Mgr. Gabriel Aïvazowski.

Turquie, elle sait par cœur presque toutes les prières et les chants de son église. Elle comprend son idiome maternel, mais elle le parlait de moins en moins, il y a peu de temps encore. Une grande réaction se fait pourtant depuis peu, et dans l'école de Surp-Garabet, comme à Etchmiadzine, l'arménien littéraire est actuellement enseigné; il est parlé dans toutes les familles, mais presque toujours par les hommes seulement.

L'Arménie a eu ses siècles littéraires. Ils tiennent une place plus considérable qu'on ne le croit généralement, dans le mouvement intellectuel de l'Asie. La littérature arménienne s'est développée sous l'influence du christianisme en s'imprégnant d'idées helléniques qui se fondirent avec ce qu'elle tenait déjà de ses ancêtres. Autour du IVe siècle surgirent une multitude de chroniqueurs dont les œuvres ont été utilisées par ses historiens jusqu'au moyen âge.

A une époque bien lointaine, alors que le Hayasdan était lié à la Perse par les liens les plus étroits, entre autres par les croyances religieuses et par une civilisation commune, il possédait une culture littéraire dont les traces ne sont pas encore effacées. Tous les fruits de cette culture furent anéantis par le zèle des apôtres. Convertis à la foi chrétienne, instruits par les docteurs de l'école de Césarée, les Arméniens s'éprirent d'un amour passionné pour la langue de leurs instituteurs. Ils accouraient excités par une studieuse ardeur dans les écoles d'Alexandrie, d'Athènes, de Constantinople et de Rome.

On doit à ce culte des lettres grecques, qu'aucune des nations orientales n'a jamais eu, les nombreuses versions faites au IVe et au Ve siècles, de manuscrits que la main des copistes a dénaturés dans le cours des siècles et la connaissance d'un grand nombre d'auteurs dont le texte original est perdu. On remarque, parmi ces derniers, la chronique d'Eusèbe, une portion notable des traités de Philon et des fragments de Jean Chrysostome. La bibliothèque du couvent d'Etchmiadzine, de Surp-Garabet, de Jérusalem, de Sis et de Saint-Lazare renferment des trésors de ce genre.

Au commencement du siècle dernier, la nation arménienne après tous les désastres qui l'avaient frappée, abaissée par l'oppression, marchait à grands pas vers une décadence intellectuelle complète. Ses traditions, sa langue même, tendaient à disparaître pour faire place aux mœurs et aux idiomes des vainqueurs ou plutôt des oppresseurs. Pour sortir de ce triste état de choses, la nation avait besoin d'une volonté puissante et d'un ardent patriotisme. Ces qualités se rencontrèrent chez un Arménien de Sivas du nom de Mekhitar, à qui l'on doit la fondation de l'ordre des Mekhitaristes, à la fois religieux et savant. Le but du fondateur de cet ordre fut

la régénération intellectuelle de ses compatriotes. Son désir fut de ranimer le culte de l'étude de la langue antique, de publier à bon marché sous une forme correcte les productions littéraires les plus remarquables de la nation, de créer un enseignement calqué sur les meilleures méthodes occidentales, appropriées aux besoins et au génie des Arméniens. La pensée de Mekhitar, continuée par ses disciples après sa mort, a eu sur le progrès intellectuel de la société arménienne contemporaine une action bienfaisante manifeste.



Le R. P. Alishan.

Fixé d'abord avec quelques religieux en Morée, il dut se transporter ensuite à Venise, dans l'île Saint-Lazare. Mekhitar avait donné l'impulsion au mouvement des lettres en publiant, avec le concours de ses religieux, un grand nombre d'ouvrages imprimés dans le couvent même. Après Mekhitar vinrent toute une pléïade de savants érudits qui composèrent une masse considérable de livres dont le catalogue est curieux à consulter, car ils montrent les aptitudes et les tendances de la nation à laquelle ils sont destinés. Citons parmi les œuvres les plus remarquables l'*Histoire et la Géographie de*

l'Arménie du père Michel Tchamitch; puis celle du père Luc-Indjiji; l'Histoire de l'Arménie sous le gouvernement des Arabes par Emin à qui l'on doit tant de mémoires sur l'archéologie et la philologie arméniennes; enfin les innombrables travaux de Patkanian et ceux de l'infatigable et consciencieux Léonce Alischan. On ne peut omettre, non plus, la célèbre revue bi-mensuelle que publient les Mekhitaristes sous le nom de *Polygraphe*. Quant à la presse périodique, elle est considérable soit à Tiflis, soit à Constantinople, à Smyrne, à Ismidt, à Vienne, à Calcutta, à Madras, à Singapour, à Marseille et à Londres.

Outre ces éléments puissants de régénération et de progrès, la nation possède encore une fondation de premier ordre, due également à l'initiative privée, c'est le collège célèbre connu sous le nom d'Institut Lazareff des langues orientales, fondé à Moscou en 1815, par Jean Lazareff, digne descendant de l'illustre Manoug Lazar de Cilicie.

Après cela voudra-t-on encore soutenir ce reproche qu'on a fait aux Arméniens d'une absence « trop générale d'éducation et de culture intellectuelle ». Il faut ne pas les avoir visités et connus dans leur pays pour tenir un tel langage. On doit reconnaître cependant que beaucoup de membres du clergé, les popes des villages et même des hommes occupant un rang plus élevé méritent encore ce reproche. Nous avons rencontré des évêques, gardiens de monastères plus ou moins anciens et connus, qui ne savaient absolument rien de leurs origines ni même de leur histoire. Dans le peuple au contraire, et même dans les plus pauvres villages perdus de la Cappadoce ou du Karabagh, nous avons toujours été frappé par le grand désir qu'ont les habitants de s'instruire et par la joie avec laquelle les parents envoient leurs enfants, filles et garçons, à l'école. Que de fois n'avons-nous pas entendu de pauvres pères déplorer amèrement leur misère qui les empêchait d'avoir une école pour y envoyer leurs fils. Aussi, quand il existe des écoles, elles sont toutes assidûment fréquentées. A Akoulis, ville de l'Arménie russe particulièrement remarquable par la culture et la politesse de

ses habitants, on lit en tête de l'école des filles : « Ecole des filles, mères de la Société. »

Des familles plus fortunées envoient fréquemment en Europe leurs fils, voire même leurs filles pour y faire des études complètes. Certaines jeunes Arméniennes sont de brillantes élèves de nos Facultés, et emportent dans leurs pays perdus et dénués de lumière une riche moisson de connaissances utiles bien faites pour secouer le reste de torpeur et de superstition dans lequel sommeillent leurs compatriotes. On ne peut donc pas soutenir que les Arméniens soient uniquement absorbés par le commerce et que la soif du lucre étouffe en eux les autres sentiments. En principe, l'Arménien est trop intelligent pour ne pas comprendre tout l'avantage qu'il peut retirer de l'instruction.

Costumes, usages. — Il nous reste actuellement à donner quelques détails relatifs au costume, aux usages et à la religion des Arméniens.

A Choucha, centre et chef-lieu du Karabagh, on est frappé par le costume étrange et original des Arméniennes. Sur un pantalon long et étroit, disgracieux, et une jupe en soie verte, jaune ou bleue, serrée à la taille par une large ceinture en cachemire ou en soie, elles sont affublées d'une sorte de longue pelisse en velours grenat ou brun, bordée de martre et quelquefois aussi doublée de fourrure. C'est confortable, mais peu élégant.

La coiffure de ces femmes est particulièrement remarquable. Outre un certain nombre de mouchoirs dont elles s'enveloppent la tête en les nouant les uns sur les autres, elles portent un bandeau de velours, placé en couronne et orné de monnaies d'or et d'argent parfois anciennes et très curieuses, qui retombent sur le front. Une étoffe recouvre le tout et s'enroule autour du cou, ne dégageant que la face et le petit bandeau sur le front. Mais ceci n'est pas tout, et on ne reconnaîtrait pas une Arménienne à cet accoutrement s'il n'était complété par l'addition d'un épais bandeau blanc appliqué fortement sur le bas du visage pour clore et cacher la bouche qu'une honnête femme ne saurait montrer. La compression permanente, par ce bandeau, des muscles inférieurs du visage, finit à la longue par les atro-



Arménienne de Choucha (Arménie russe).

phier. Pour les sorties dans la rue, elles jettent sur leur tête et leurs épaules un grand voile d'étoffe blanche, retenu à l'aide d'agrafes en argent très originales. Ce costume est porté surtout par les femmes



Coiffure des Arméniennes de Chikaouz (Arménie russe).

âgées. La nouvelle génération tend manifestement à rejeter ces lourds et disgracieux vêtements pour adopter l'élégante mode tiflisienne.

Les Arméniens du Karabagh portent en général des vêtements sombres, pantalon et tunique, celle-ci quelquefois à longues man-

ches fendues qui se rejettent sur les épaules, à l'ancienne mode du pays. Les vieux portent le bonnet de fourrure haut et conique qui les distingue des jeunes au *papakh* plus élégant et plus bas.

Si nous jetons un coup d'œil sur les costumes des jeunes Arméniennes qui ont, plus ou moins, des prétentions à l'élégance, on voit que jeunes femmes et jeunes filles sont vêtues à l'européenne, sauf la coiffure composée d'un petit diadème de velours orné de pierreries ou de broderies, posé sur le front et sur lequel voltige un léger voile de tulle brodé. Beaucoup mettent aussi sur ce diadème un foulard de nuance claire, noué sous le menton, et qui leur enveloppe la tête sans grande coquetterie. Celles-ci, du moins, ne s'atrophient pas le bas du visage par l'application des bandeaux. Ces femmes qui sont, pour la plupart, fort jolies, portent leurs cheveux en longues tresses, et leurs grands yeux bruns, bien fendus en amande, sont les plus beaux du monde. Chez les Arméniennes de Turquie, on ne remarque pas ces costumes originaux et tout à fait caractéristiques de la Caucasie. Elles ont adopté les vêtements des femmes turques, du moins en partie. Le large pantalon faisant la jupe est très en usage chez les unes et les autres, parmi les femmes du peuple. La coiffure se compose d'un très grand nombre de petites nattes reliées entre elles par des monnaies on des sequins d'or ou d'argent. Comme chez les Turques et les Grecques, le fez orné d'un turban est leur coiffure ordinaire, fort seyante d'ailleurs. Pour les sorties, elles se couvrent la tête et les épaules d'une longue pièce d'étoffe blanche, le *tcharf*.

Ce n'est guère que l'accoutrement des *Avchars*, nomades que l'on rencontre dans les vallées du Taurus, qui rappelle celui des montagnardes du Karabagh et du Zanguezour. En Anatolie, les chrétiens se sont tellement identifiés aux Turcs, les usages et surtout les costumes se sont à tel point confondus, que l'on ne sait plus au juste ce qui est arménien et ce qui est turc.

Je n'ai jamais assisté à un mariage en Arménie russe, mais voici en quoi consiste cette cérémonie vue à Angora dans une famille de petits marchands arméniens du bazar. Les invités, et nous étions du nombre, se rendent d'abord chez le fiancé, où l'on ne trouve que des hommes et la famille du jeune homme. Là on nous offre des

cigarettes et des rafraîchissements : sirops, raki, bonbons, etc. Puis les femmes quittent cette maison pour se rendre seules chez la fiancée que l'on doit aller chercher. Cette promenade d'une maison à l'autre, aux deux extrémités de la ville, se fait à pied, à travers les rues inclinées et défoncées d'Angora. Les Arméniennes sont dans leurs grands atours. Robes de soie et de velours, bijoux riches et lourds, diamants, les parent comme des châsses, sans cachet ni grâce, le tout étant malheureusement d'un goût européen douteux. Mais ces merveilles sont dissimulées dans la rue sous le long tcharf pudique qui leur donne des airs de vierges. Arrivés chez la fiancée, nous sommes introduits dans une longue pièce déjà encombrée d'amies, de parentes, de visiteuses pour lesquelles des sièges ont été alignés sur les deux côtés de la chambre. Au fond de la pièce la fiancée se tient debout, les yeux baissés, sans parler, sans bouger, entre deux amies qui se renouvellent de temps à autre.

L'épousée qui est une jolie enfant de quinze ans est fort pâle, tant est grande sa fatigue. Elle ressemble, dans son immobilité torturante à une idole indoue, mais habillée très bien à l'européenne. Tout autour, on jase ferme, on échange les compliments d'usage. La mère et la grand'mère font avec aisance les honneurs du divan, offrent des rafraîchissements, tout en fumant cigarette sur cigarette. On ne se hâte pas de livrer la mariée. Cela serait mal, car elle ne doit pas montrer d'empressement à quitter le toit paternel. Pourtant, l'heure est venue, il faut se mettre en route. La mère semble plus triste, néanmoins aucune effusion, aucun baiser ne s'échangent entre elle et sa fille.

Le cortège des femmes voilées se reforme pour aller à l'église. La pluie est survenue, et les pauvres invitées s'en vont clopin clopant sur les hauts talons, parfois dorés, de leurs souliers de fantaisie. La mariée sort enveloppée dans son tcharf. Le cortège des hommes arrive à son tour. Le marié et son père sont placés en avant, la mariée et ses amies de noce sont derrière. La cérémonie de la bénédiction nuptiale est assez longue, parce que, l'un des frères du marié étant prêtre, tout le clergé arménien catholique a tenu à honorer la cérémonie de sa présence. Après quelques chants nasillards et sans mesure, le prêtre qui bénit les époux prononce

en turc des paroles extrêmement belles et touchantes sur le mariage. Alors les époux reçoivent chacun sur la tête une couronne d'oranger. Le nouveau marié est coiffé d'un fez, à la mode d'Anatolie : cet oranger sur la calotte rouge est tout un poème de grâce et de barbarie.

La cérémonie finie, on ramène triomphalement la jeune épouse à son mari qui s'est hâté de regagner sa maison. Les musiciens engagés pour la fête, annoncent son arrivée par de joyeux accords. Elle entre enfin et est conduite immédiatement dans une chambre où recommence son exhibition, toujours immobile et muette. Puis les parents apportent son trousseau renfermé dans de belles malles indigènes, très curieuses, et d'heure en heure la pauvre enfant qui doit succomber à la fatigue est conduite dans sa chambre où elle change de toilette afin de montrer le nombre de ses robes ainsi que leur richesse. La pauvre fille va, vient, harassée, sans qu'aucun mouvement de son visage trahisse ses émotions ; elle doit garder un empire complet sur tous ses sens. Cet usage se retrouve dans les mariages juifs du Maroc.

Du côté des hommes, car les sexes sont séparés, comme toujours, le vin coule à pleins bords, et pourtant il y a toujours des gosiers altérés qui réclament du « cherab ! » Ce n'est qu'à onze heures du soir que prend fin cette cérémonie, heure à laquelle on se décide à servir à dîner aux invités. Les chants, les danses, les libations se prolongent jusqu'au matin, pour reprendre le jour suivant et se continuer quelquefois pendant une semaine, suivant la fortune des mariés. Cet usage de donner les repas et de tenir maison ouverte est une pure satisfaction d'amour-propre. Les plus pauvres y dépensent leurs économies et s'endettent à cette occasion pour tout le reste de leurs jours.

Dans le Karabagh et le Zanguezour on mariait il y a peu d'années, et cela doit se faire encore, les filles à partir de douze ans, les garçons à quinze. Dès ce moment, la fillette qui courait nu-tête, adopte le voile et le bandeau cachant la bouche, car jusqu'à la naissance de son premier enfant, elle ne doit pas parler à ses beaux-parents, ni à personne. En raison de leur grande jeunesse, les époux habitent chez leurs parents durant les premières années du mariage, après quoi ils agissent à leur guise.

Voici d'après M. Davidbekoff, inspecteur de l'école de Godroute (gouvernement d'Elisabethpol) quelques usages relatifs aux cérémonies du mariage et des funérailles parmi les paysans arméniens, en Russie.

Avant la noce, le fiancé achète une paire de bœufs. Il en envoie un la veille du mariage chez sa fiancée, et garde l'autre pour ses invités. Disons aussi que chez ces paysans les mariages se font exclusivement en hiver, notamment pendant le carnaval. Des deux côtés, on fait circuler le jour du mariage, dès le matin, une liste dans le village portant les noms des invités. Ceux-ci en prennent connaissance, et s'ils acceptent ils font une marque à côté de leur nom. Le soir venu, les invités se rendent chez le jeune homme où on leur offre, au son de la zourna, du thé, de l'eau-de-vie, du vin. Le prêtre bénit les habits de noce, puis le fiancé, après avoir reçu la bénédiction de ses parents, va avec ses amis chercher la jeune fille. Chez celle-ci même cérémonie de la bénédiction des habits. Enfin à minuit le cortège se forme pour aller à l'église, et après la bénédiction nuptiale, on revient chez la jeune épouse ou au son de la musique on boit et on mange jusqu'au matin. Lorsque l'aube paraît, les invités reçoivent un cierge avec lequel ils éclairent la marche du jeune couple rentrant chez lui.

Le lendemain, un repas est offert chez le mari. Autrefois on donnait ce jour-là différents cadeaux aux jeunes ménages, mais l'usage s'en perd, paraît-il. La jeune femme, dès le premier jour de son mariage, est cachée derrière un rideau dans un coin de la pièce où se trouvent les invités. Durant quarante jours elle doit habiter ce coin où on lui apporte à boire et à manger. Jusqu'à un an accompli, elle est voilée et, jusqu'à ses premières couches, elle n'a pas le droit de parler aux parents de son mari ni aux membres âgés de sa famille. Elle ne peut communiquer avec eux, que par signes et par des interprètes qui sont en général de petits enfants.

Le baptême ne donne lieu qu'à un échange de compliments, de petits cadeaux et à un repas, car il n'y a pas de fête arménienne sans repas. En cas de mort, on voit apparaître les voisines, les parentes, même les étrangères qui viennent pleurer autour du cadavre. En général, la plus vieille d'entre elles, improvise un

« vocero » dans lequel elle relate les mérites du défunt et les hauts faits de sa vie. Les autres la soutiennent en reprenant un chœur lent et triste. Puis les hommes accompagnent le mort au cimetière, et reviennent prendre part au banquet funéraire servi par la famille.

Les familles arméniennes sont nombreuses et atteignent neuf ou dix enfants. Le berceau en usage parmi elles est le même que l'on rencontre partout au Caucase et jusqu'en Syrie. L'enfant emmailloté y est solidement fixé par des bandes et, ses urines, recueillies dans un tube *ad hoc*, sont conduites au dehors. La mère lui donne le sein sans l'enlever de son lit.

A propos de mariage, je rappellerai une légende, recueillie à Katar (Arménie russe), dans le Zanguezour, et relative au mont Rustup, dont le sommet est couronné par le tombeau d'un saint ermite. Le peuple y vient de très loin en pèlerinage le 8 juillet. Les femmes demandent la fécondité à une source qui coule près du tombeau. L'une des pierres de ce mausolée est percée, paraît-il, de cupules dans lesquelles les jeunes filles et les jeunes garçons jouent au palet. Si la petite pierre reste dans une cupule, c'est preuve qu'ils se marieront dans l'année.

Sur deux points, en Transcaucasie, j'ai trouvé deux groupes d'Arméniens particulièrement prospères et l'un et l'autre fort intéressants. C'est à Akoulis, près d'Odourbat et non loin de l'Araxe, puis à Akhaltzikh dans la vallée de la Koura supérieure.

Akoulis et les Zokhs. — A Akoulis, qui faisait jadis partie de la Perse et qui n'appartient que depuis soixante-trois ans à la Russie, on est dans l'une des divisions historiques de l'Arménie, le Zokhas-an, ou pays des Zokhs, compris dans le pays de Gokhten. Le nom de Zokhs est donné encore de nos jours aux Arméniens d'Akoulis; on lui attribue différentes interprétations. Aux temps les plus reculés, lorsque la poésie populaire florissait dans cette partie de l'Arménie, les Zokhs étaient connus comme troubadours et conteurs. Plus tard, abandonnant les arts pour le négoce, dans lequel ils passèrent rapidement maîtres, l'âpreté au gain aidant, le nom de zokh devint synonyme d'« avare », et c'est dans cette

dernière acception qu'il est encore donné. On dit aussi qu'un prince Zoakh descendant de Haïg, ayant été maître de ce pays, avait donné à ses vassaux et à ses serfs le nom de zokhs. Il existe, dans tous les cas, un dialecte zokh très différent de l'arménien classique. Ce dialecte est parlé dans huit villages entre Akoulis et Migri, tandis que la langne écrite reste l'arménien. Il y a une dizaine d'années que M. Tarkisiantz a publié une grammaire zokh.

A Akoulis, les hommes sont de haute stature et ont un beau type brun presque arabe. Un grand nombre d'entre eux se sont distingués dans les sciences et les arts. Plusieurs ont fait leurs études de médecine en Europe. C'est un petit centre intelligent, laborieux, éclairé et prospère. Le costume des femmes est plus lourd et plus riche que nulle part ailleurs. La coiffure haute rappelle celle des Avchars. Leur type est aussi très fin et très beau.

Les écoles d'Akoulis sont remarquables à tous égards comme organisation et comme prospérité. Elles ont été fondées grâce aux dons généreux de quelques Akoulissiens. Nulle part, ailleurs, on ne retrouve l'équivalent de cette prospérité. Les grosses fortunes d'Akoulis ont été gagnées dans le commerce et la commission exercés dans les grandes villes de la Russie, de l'Angleterre, de la Perse, de l'Inde, de la Hollande, à Marseille, à Montpellier et à Lyon.

Emporté à travers le monde par ses goûts et ses aptitudes, l'Akhoulissien passe la plus grande partie de l'année hors de chez lui. Des absences de six à sept ans n'étaient pas rares à l'époque où les moyens de transport n'étaient pas aussi rapides qu'aujourd'hui. Pendant ce temps, les femmes, gardiennes du logis, élèvent leurs enfants, tristes et inquiètes sur le sort des absents. Ce genre de vie, joint aux calamités politiques du pays, a dû contribuer à donner à leur esprit ce tour profondément grave et mélancolique qui surprend, même chez les jeunes filles. Elles sont douces et tristes comme la poésie et la musique arméniennes.

Lorsque l'Akoulissien a enfin atteint l'âge de se reposer, que ses fils, grands et forts, peuvent le remplacer, il revient au sein de sa famille jouir du fruit de ses labeurs. Il n'est pas rare de trouver dans leurs salons nos revues d'Europe.

Akhaaltzikh. Van. — A Akhaltzikh, la plupart des Arméniens sont originaires d'Erzeroum, et ils forment une colonie prospère. C'est là que les femmes offrent le type le plus distingué de la race et le costume le plus élégant en même temps que le plus original. Les tissus employés, de quelques nuances sombres, sont tissés et teints par eux, de sorte qu'on ne les trouve nulle part ailleurs. Le pantalon turc plus ou moins disgracieux a disparu ; une jupe bien taillée, un corsage ouvert sur la poitrine et laissant voir dans un encadrement de jolies broderies une fine chemisette de soie, un tablier brodé d'or et attaché par une ceinture étroite en soie, tissée également à Akhaltzikh, composent le costume dans les grandes lignes. Mais ce n'est pas tout, la coiffure, la richesse et le bon goût des bijoux encadrent de la façon la plus harmonieuse la beauté des Arméniennes d'Akhaltzikh. La coiffure des fêtes, composée d'un diadème de monnaies d'or, d'où descendent le long des tempes et jusque sur la poitrine des pendeloques de perles fines terminées par des monnaies anciennes, est bien ce que l'on peut voir de plus seyant, surtout lorsqu'un voile de mousseline de l'Inde ou de la Perse retombe par-dessus. Telle Arménienne, vêtue d'une robe de velours sombre, la tête nimbée d'or et le visage encadré de perles, le cou orné d'un collier d'or à plusieurs rangs, le tout de style archaïque, évoque le souvenir d'une princesse byzantine dans sa parure de gala. On regarde, à tort ou à raison, les Arméniens de Van comme des descendants des captifs hébreux ramenés de Palestine par Tigrane le Grand, roi d'Arménie. Cette descendance serait justifiée, d'ailleurs, par des caractères propres à la race juive, que l'on retrouve fréquemment chez la population actuelle. Médiocres agriculteurs, les Arméniens de Van brillent surtout dans le commerce et dans l'industrie, où ils se montrent d'une remarquable habileté. Dans tout le vilayet de Van, les classes populaires se nourrissent d'une façon misérable. Du pain, du fromage, des herbes sauvages, tel est le fond de leur alimentation. Les riches ne se nourrissent guère mieux, excepté les jours de grande fête où tout est répandu à profusion, et où le vin et l'eau-de-vie coulent à flots [1].

[1] Cuinet Vilayet de Van.

Les Arméniennes de ce vilayet portent plus spécialement des robes de drap rouge, avec grand tablier de couleur, un voile de calicot est fixé sur la tête. Elles ont, dans certains villages, de hauts bonnets pointus, rouges, de forme quadrangulaire. Aussi rigoristes,



Arménienne d'Akhaaltzikh.

sinon plus, que les musulmanes, elles observent la loi du *harem* et se cachent aux yeux étrangers.

Les Arméniens du vilayet de Van parlent une langue très vicieuse, mêlée de mots turcs et persans; ils sont aussi très attachés à leur religion.

Villes et villages. — En Arménie, les villages sont pour la plupart adossés à la pente des collines, quand ils ne sont pas situés dans des plaines marécageuses. La presque généralité des maisons sont en partie souterraines et souvent leur toiture se trouve au niveau du chemin ou de la ruelle sur le bord desquels elles sont construites. De sorte qu'on pourrait passer près d'un village, surtout en temps

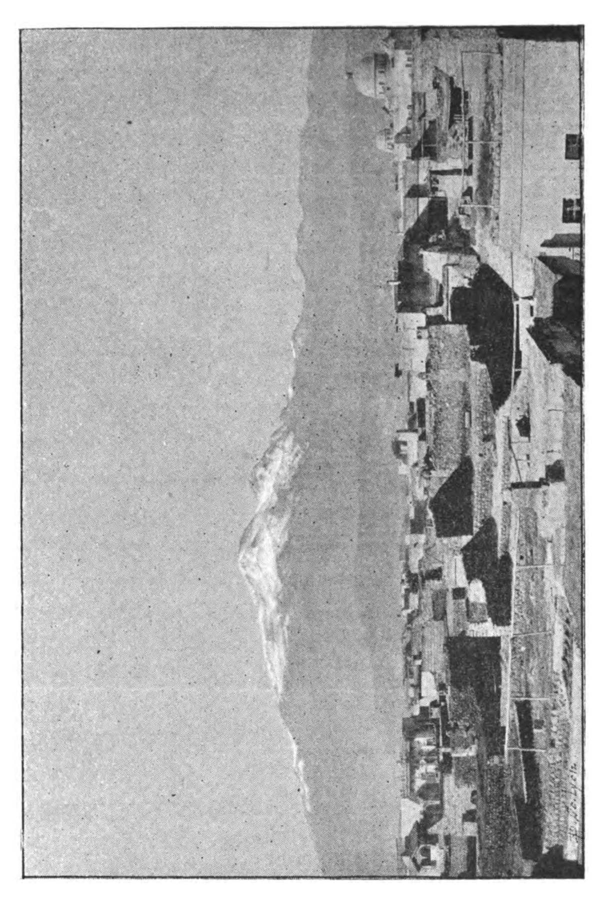
de neige, sans en soupçonner l'existence si, de loin en loin, on ne voyait s'élever de la fumée des toits de ces singulières demeures. Dans bien des cas aussi, les maisons sont étagées les unes au-dessus des autres et l'on peut y circuler plus aisément en passant d'un toit à un autre, qu'en suivant les sortes de ruelles, encombrées de fumier, qui séparent les habitations. Tantôt ces villages sont construits en briques crues faites de boue pétrie avec de la paille hachée, tantôt ils sont en pierre sèche, si celle-ci existe dans le pays. Enfin, à proximité des cités antiques, les villageois, grands destructeurs et vandales, s'emparent des blocs taillés et se construisent des demeures où les inscriptions grecques s'encastrent dans les murs, ainsi que des fragments de sculpture, parfois fort élégants. Mais ces maisons sont le plus possible adossées à une colline et la toiture est faite au moyen de pièces de bois de peupliers ou de saules, recouvertes de branchages et de terre battue, de façon à former une terrasse imperméable. Des trous percés dans ce toit et recouverts souvent de grandes jarres en terre, défoncées, laissent échapper la fumée du foyer. Ces maisons des villageois comportent généralement un seul rez-de-chaussée, composé d'une ou deux pièces et séparé de l'étable par un étroit couloir. En avant, règne souvent une sorte de galerie formée par un grand avancement du toit supporté par des pièces de bois. C'est là que l'on dort en été.

Dans les villes, les maisons sont construites avec plus de soin. Elles ont souvent un et deux étages. Quelques-unes mêmes sont fort élégantes et très bien comprises. A Choucha, en Arménie russe, on se croirait dans une ville européenne, d'une région montagneuse. Ses solides maisons de pierre, à toits très inclinés, à cause des neiges, ses fenêtres aux élégantes grilles en fer forgé n'éveillent nullement l'idée d'une ville d'Orient. Au contraire, les villes des bords de l'Araxe, à toits plats en terrasse, à cours ombreuses et entourées d'une galerie à colonnades où l'on dort au frais, font penser à l'Espagne et aux maisons mauresques.

La misère qui règne dans les maisons souterraines des villages pauvres qui n'ont pas changé sans doute depuis que Xénophon les a signalés, est parfois bien grande. La porte et le trou du toit qui sert de cheminée sont les seules ouvertures de ces tristes tanières où,

sans lumière et sans air, vivent gens et bêtes, durant les longs hivers des hauts plateaux arméniens.

Dans presque toute l'Arménie qui n'a jamais été très boisée, le



La ville de Césarée et le Mont Argé (4000 m. d'altitude).

seul combustible est le *rezel*, sorte de gâteaux faits avec le fumier séché que l'on recueille précieusement et que les femmes pétrissent avec de la paille et de la terre.

Les Arméniennes et leur type. — Les Arméniennes ont une réputation de beauté assez méritée. Quoique leurs traits soient en

général très accentués, elles ont, dans leur jeunesse surtout, un grand éclat. Leurs yeux bruns en amande, ombragés de cils magnifiques et de sourcils bien arqués, sont les plus beaux du monde. Un teint mat, des dents parfaites et une chevelure brune des plus abondantes sont une règle presque générale, parmi elles. Par contre elles sont plutôt petites que grandes; les seins sont rarement développés, elles manquent de galbe. Leur vie consacrée aux soins du ménage et à l'éducation des jeunes enfants se passe au fond du gynécée, où, de même que dans le harem musulman, les hommes ne pénètrent généralement pas.

En séquestrant leurs femmes à l'exemple des musulmans, et en les voilant en partie, les Arméniens se sont conformés simplement à l'usage établi dans toute l'Asie occidentale, depuis l'invasion des Turks mongols et des Arabes. Dans la société cultivée ils tendent de plus en plus à laisser aux femmes une liberté à peu près égale à celle dont elles jouissent en Occident.

On peut dire des Arméniennes, en général, qu'elles sont de très actives ménagères. Leurs doigts agiles s'entendent à tous les travaux. Suivant sa condition sociale, l'Arménienne file et tisse la laine et le coton dont elle fera les vêtements de la famille. C'est elle qui tient de son aïeule l'art de faire les beaux tapis; le secret de tels dessins, de telles nuances, dont elle transmettra la tradition à sa fille. Pendant l'hiver, les femmes de la maison se mettent toutes au tissage des tapis dont la vente n'est pas un des moindres revenus du ménage. Dans d'autres familles, le tapis est remplacé par le métier à broder. Elles excellent à préparer les confitures, les sirops. Enfin tout se fait dans la maison, linge, vêtements, lessive, et plus la maison est importante et riche, plus la maîtresse s'applique à ses devoirs de ménagère. Ce caractère laborieux des femmes fait que les plus pauvres se suffisent à elles-mêmes, et il est rare de voir des Arméniennes se placer comme domestiques en Orient.

Pour compléter le tableau qui vient d'être tracé du caractère arménien, il faut ajouter qu'il existe malheureusement un esprit de jalousie et de discorde qui divise et a toujours divisé la nation. Cet esprit a été une des causes les plus actives de sa ruine; maintenant qu'elle n'a plus d'existence politique, il réapparaît dans le domaine

des idées religieuses. Dans le vilayet de Bitlis, peuplé surtout de Kurdes, il existe un nombre considérable d'Arméniens; ceux-ci, grégoriens, protestants et catholiques, ont les mêmes mœurs et les mêmes coutumes. Le voisinage des Kurdes et leurs incessantes exactions ont fini par leur donner un caractère timide et dénué d'initiative, du moins en apparence, car en somme, ils sont fort intelligents.

Les demeures arméniennes sont divisées à la turque, en deux parties : le harem et le selamlik. Les femmes sont voilées, et uniquement occupées des soins du ménage et des enfants. Ils ne passent pas pour être d'une grande propreté, ces chrétiens de Bitlis. M. Cuinet dit que la base principale et pour ainsi dire unique de leur nourriture est le *tourchou*, c'est-à-dire des choux conservés dans de l'eau vinaigrée.

Le mariage est précoce chez eux comme chez les musulmans. Une fille, dès l'âge de douze à treize ans, et quelquefois même onze ans, est considérée comme bonne à marier. Ses parents s'occupent de cette affaire, sans la consulter, bien entendu. Les pourparlers s'engagent, et si l'on tombe d'accord, les fiançailles sont conclues. M. Cuinet raconte ainsi ces préliminaires :

« Alors le futur mari envoie à la jeune fille les présents d'usage qui consistent d'ordinaire en un panier de bonbons, une paire de bottines vernies, des bracelets et parures, le tout accompagné du singulier et indispensable cadeau destiné au père de la mariée, et qui n'est autre qu'une chaussette contenant quatre piastres. Cette chaussette est acceptée par le père comme prix de la cession au mari de sa fille, de tous ses droits paternels, et dès ce moment elle ne lui appartient plus. »

De ces mariages précoces, il résulte de nombreux inconvénients, parmi lesquels la vieillesse anticipée de la femme décrépite à 30 ans.

Parmi les usages propres aux Arméniens de ce vilayet, il faut citer celui d'enterrer les morts, à peine ont-ils expiré, ce qui a donné lieu à de biens graves méprises.

Le mode de chauffage si incommode, connu sous le nom de *tàndour* est établi en permanence, et forme la partie essentielle du mobilier. C'est une grande cuve en poterie, enterrée jusqu'aux

bords dans le sol. Un système assez ingénieux permet de placer au milieu de cette cuve, la marmite où cuisent les choux aigres, tandis que la famille, assise autour, les pieds pendants, utilise la chaleur de la vapeur et celle du foyer, en étendant sur les genoux une pièce de drap qui couvre hermétiquement le tout.

Le costume des Arméniens de Bitlis diffère peu de celui des Kurdes. Seules les femmes, ont apporté quelques modifications coquettes, notamment à leur coiffure qui se compose, nous dit M. Cuinet, d'un petit bonnet de laine bigarrée de couleurs vives, entouré d'un crêpe de soie noire tressé en forme de couronne. Pardessus, elles posent une longue bande d'étoffe blanche ornée aux deux bouts de rubans rouges, couvrant à peine le front, mais tombant par derrière jusqu'aux talons.

Religion. — La religion primitive des Arméniens repose, comme celle de presque tous les autres peuples, sur une mythologie qu'entourent les plus obscures ténèbres. D'après Emin, la plupart des auteurs arméniens n'ont jamais cherché à comprendre le fond de la religion de leurs ancêtres, et, de plus, ils ne surent pas, ou ne voulurent pas rechercher la succession des dieux de leur panthéon et voir leur corrélation avec les divinités des autres peuples de l'Asie occidentale. Ils sont restés sous cette impression que c'est chez les dieux de la Grèce qu'il faut chercher des parentés et des analogies avec ceux de leurs pères.

Emin[1] a le premier démontré que les rares débris de l'antique religion des Haïkanes nous reportent à une époque où la Grèce et l'Arménie n'avaient eu encore aucune relation. Il ne s'en établit qu'à une époque assez récente, dans les derniers temps du paganisme arménien.

Les Mekhitaristes n'ont pas compris davantage, ajoute Emin, la théogonie arménienne. Le père Indjidjian et Arsène Bagratouni veulent trouver à tout prix, dans le culte primitif de leur nation, le monothéisme, ou le culte du vrai dieu unique, légué, soi-disant,

[1] Paganisme et religion des Arméniens, trad. par Stadler, *Revue de l'Orient*, octobre et novembre 1864.

aux Haïkanes par Noé lui-même et ses descendants, lorsqu'à leur sortie de l'arche ils s'établirent au pied de l'Ararat.

Cette opinion, qui repose sur une hypothèse, n'a de base ni dans la tradition locale, ni dans les données historiques, et doit être considérée comme le fruit de la piété naïve de ces vénérables érudits, et du respect qu'ils ont voulu témoigner pour leurs ancêtres.

Emin a consulté directement les anciens auteurs, et y a puisé tout ce qui peut éclairer la question. C'est en prenant pour base l'étude des traditions populaires, et celle de la langue, qu'il est arrivé à cette conclusion remarquable, à savoir que le peuple de Haïk, se trouvant rattaché d'un côté aux tribus babyloniennes, et de l'autre à celles qui parlent le zend, son culte primitif doit se rattacher à ceux qui étaient en honneur chez ces tribus. Il est un fait constant qu'Emin a fait parfaitement ressortir, c'est qu'en dehors de la religion indigène et nationale, il y eut un très grand nombre de divinités adorées par les Haïkanes primitifs. Celles-ci, d'origine assyrienne ou perse, ont rapidement obtenu une sorte de suprématie, et les divinités purement locales furent rejetées au second rang. Des savantes recherches d'Emin, il ressort que cette religion primitive reposait sur le dualisme. L'un était Aramazd, la divinité suprême, père des dieux, le créateur du ciel et de la terre, produisant la fertilité et l'abondance. Aramazd est le synonyme de l'Ahura de Madze du Zend Avesta, l'Ormuzd des Occidentaux. Les Grecs en ont fait Zeus. L'autre, le principe opposé était Ahriman. A côté de ces divinités de premier ordre, les Arméniens adoraient encore et en certains lieux du moins, plus que toutes les autres, Anahid fille d'Aramazd, reine de la terre et mère des dieux.

L'illustre historien arménien Agathange en la dépeignant dit : « La grande Reine, la Maîtresse Anahid, la gloire de la nation, et qui en soutient l'existence ; bienfaitrice du genre humain, adorée par les rois et surtout par celui de la Grèce. »

Une inscription assyrienne représente Anahid comme adorée à Babylone, en Phénécie et en Grèce. A en juger par le nombre de temples qui lui furent élevés en Arménie, nulle part ailleurs elle ne fut plus adorée. Les auteurs grecs et latins citent les richesses de ses temples dont les plus importants se trouvaient dans la pro-

vince d'Acilicène au village d'Erez (Erzinga), sur la rive droite de l'Euphrate. On y trouvait d'après ces auteurs, outre les prêtres et les prêtresses attachés au service de la déesse, des filles des meilleures familles qui, gardiennes du culte, ne pouvaient se marier qu'après s'être abandonnées, dans ces temples, à une longue prostitution.

Agathange la montre cependant sous un jour particulier de chasteté. Le nom d'Anahid vient d'Anahata, mot qui veut dire en ancien persan « sans tache ». Epithète aussi du genre femelle de l'eau appelée *Ardonī Tchour*. Cette déesse, assurément d'origine assyro-babylonienne, est sans doute la même que Beltis ou Melita qui étaient adorées également en Perse sous le même nom.

Emin pense que les auteurs grecs et latins ont faussement attribué aux Arméniens la forme du culte qui était rendu à Anahid en Syrie et en Mésopotamie. Il n'y a pas un auteur arménien qui représente ce culte comme on le voit établi à Babylone, en Phénicie, en Phrygie, où des femmes et des hommes en délire, au son du tombour et de la flûte, se livraient à des danses obscènes et à de monstrueuses débauches.

S'il y avait eu quelque chose de ce genre chez les Arméniens païens, les auteurs chrétieus n'eussent pas manqué, dans leur zèle pieux, d'en faire mention, afin d'inspirer aux néophytes plus de dégoût pour les faux dieux et leur culte. N'en trouvant aucune trace, on est en droit d'en conclure, pense Emin, que le culte d'Anahid, en Arménie, n'était accompagné que d'une simplicité solennelle, telle qu'elle convient à la Mère de la Chasteté. Ce ne serait qu'en sortant de l'Arménie que le culte d'Anahid s'est transformé, et qu'il apparaît avec un caractère spécial, et avec ce cortège de délire et de volupté qui distinguaient le culte d'Aphrodite dans la plus grande partie de l'Asie occidentale. Le genre d'offrandes, apportées par les rois arméniens sur les autels de leur déesse témoigne de l'idée de pureté que ce peuple lui attribuait. Ces offrandes, au dire d'Agathange qui fut le secrétaire du roi Tiridate, et qui vivait au IVe siècle de notre ère, étaient des plus naïves. Faisant le récit du martyre de saint Grégoire, cet historien raconte que Tiridate, avant d'envoyer Grégoire à la torture, lui ordonna de

porter à la déesse des couronnes et des branches d'arbres touffus. Mais Kreutger a soutenu que l'Anahid des Haïkanes est le prototype de toutes les autres divinités du même genre dont le culte a fleuri dans l'Asie occidentale, et que l'Arménie doit être le berceau de ce culte.

Il y avait ensuite les déesses Ast'lig et Nané qu'Agathange appelle Aphrodite et qui doivent être les mêmes que la Tashter des Perses et l'Istar des Assyriens. Rawlinson suppose qu'Istar et Nana sont les mêmes Vénus appelées Istar à Babylone et Nana en Assyrie.

Il faut placer encore à côté de ces divinités celle de Tharat des Arméniens mésopotamiens qui est devenue la Tharahata des Syriens et la Derceto des Grecs. Elle était représentée par une femme dont la partie inférieure du corps avait la forme d'un poisson. Parmi les autres divinités de ce panthéon, il y avait encore un certain Dir qui doit être assimilé à Hermès ou Mercure, représenté, de même que le Taout des Phéniciens, comme le maître de l'enseignement mystérieux des prêtres, instructeur de l'écriture et des arts.

Une autre divinité était Mihr d'origine perse, dont les Grecs et les Romains ont fait Mithra, mot qui veut dire en parsi le soleil. De nos jours, *Khour* qui dérive de *mihr*, veut dire en arménien feu invisible, immatériel. Mihr avait deux manifestations : *Areg akn*, œil d'Areg, le soleil; *Loussine*, la lune qui était le symbole du feu sexuel de la femme. Leur temple était à Armavir, près de l'Araxe. De ce temple et de cette forteresse fameuse des *Arevortiks* il ne reste plus qu'une masse informe de murailles cyclopéennes, couronnées d'une église.

Un autre temple se trouvait à Baï-awan, le Bakou actuel.

On voit encore les representations de la lune et du soleil sur certains bas-reliefs, comme celui qui surmonte la porte de l'église du couvent de Saint-Thomas, à Akoulis. D'ailleurs il a dû exister là aussi un temple du même genre, car on nous a montré dans les parties les plus anciennes de ce couvent, une petite salle voûtée avec des niches en forme de coquilles que l'on regarde comme un ancien temple du feu. On retrouve aussi ces figures sur les stèles néraires du genre de celles du vaste cimetière du vieux Djoulfa.

Le dieu Amanar protecteur des fruits de la terre n'était pas moins vénéré. Il s'appelait aussi Vanadourtik, et avait pour mission de donner asile et abri. Son temple se trouvait à Bagavan, district de Pakravand, dans la province d'Ararat. On y venait le 11 août en grande solennité. La fête durait six jours pendant lesquels on offrait des sacrifices et l'on recevait l'hospitalité. Est-ce que les pèlerinages célèbres au couvent de Keghart près d'Erivan, et à celui de Surp-Garabet près de Césarée ne seraient pas un souvenir de ce culte antique ? De nos jours, à Kéghart durant les pèlerinages qui s'y font deux fois par an, le couvent donne asile aux pèlerins, non seulement dans les grottes et les cellules destinées à cet usage, mais encore dans l'église même.

L'origine du monastère de Kéghart est assez curieuse à connaître. C'est la possession de deux reliques, la lance avec laquelle Jésus-Christ fut frappé, et une planche de l'arche sainte qui l'a rendu célèbre dans toute l'Arménie. On l'appelle encore Aïrivank, c'est-à-dire « Monastère de la Caverne », sans doute parce qu'il est en partie creusé dans le roc. On attribue sa fondation à Grégoire l'Illuminateur, au IVe siècle. Mais rien ne prouve que ce ne fut pas dans les temps païens un temple auquel on a substitué une église chrétienne. Pourquoi Tiridate, alors qu'il faisait élever à quelques kilomètres de là, à Karni, de si admirables monuments, n'aurait-il pas choisi ce lieu superbe de Kéghart, pour y faire ériger ou plutôt creuser des temples aux divinités arméniennes, car Kéghart se compose en partie de bâtiments extérieurs, en partie de constructions monolithes taillées dans la roche même. Il y a par an deux pèlerinages à ce grand couvent. Le premier se fait le 7 mai, le second le 7 juillet, suivant le calendrier grégorien. Les pèlerins viennent y implorer la guérison de leurs maux; les femmes lui demander la fécondité. Une petite source à l'intérieur du monastère jouit de propriétés merveilleuses, entre autres celle de guérir les ophtalmies [1].

Les femmes ayant eu un enfant à la suite de ce pèlerinage le ramènent trois ans après, brûlent en reconnaissance un cierge aussi

[1] Madame Chantre, *Arménie russe*.

haut que l'enfant à qui elles coupent sur place les cheveux en sacrifice.

Les pèlerins emportent en souvenir des médailles en mie de pain bénit. Durant les fêtes, des agneaux et des moutons sont immolés et mangés au milieu de grandes réjouissances, de chants, de danses. Ce qui est plus curieux encore, c'est la présence à ce pèlerinage chrétien de nombreux Kurdes et de Tziganes à qui sont distribués les entrailles, les pieds, les têtes des bêtes immolées.

Le culte d'Arev fut également très répandu en Arménie. D'après Nersès de Lampron. les Arevortiks adoraient les astres et l'arbre *Barti*, de la famille des peupliers. Les femmes de cette secte s'adonnaient à la sorcellerie, et préparaient des breuvages à l'aide desquels elles enflammaicnt d'un amour coupable les personnes des deux sexes. Moïse de Korhène raconte qu'au IVe siècle encore, ses compatriotes adoraient deux dragons noirs dans lesquels s'incarnaient les *dew* (génie du mal). Il raconte qu'on sacrifiait à ses dragons des victimes humaines, des jeunes filles et des jeunes garçons vierges. L'historien termine son récit par ces mots : « Autour des rochers sur lesquels cela se passait, étaient de profondes gorges remplies dc serpents et de scorpions pleins de venin mortel. » Ces animaux, il ne faut pas l'oublier, étaient les créatures favorites d'Ahriman, et lui servaient d'emblèmes. La description des lieux répond assez bien à celle que l'on peut faire de Kéghart. Au lieu d'Ahriman dont la bienveillance était obtenue jadis au prix de sacrifices humains, c'est le secours de Dieu que l'on vient actuellement implorer. L'asile est donné par les moines, et les sacrifices ne comportent plus que des agneaux et des poulets.

D'après Moïse de Khorène, le roi Artachès rapporta d'Asie Mineure, en l'an 114 avant Jésus-Christ comme trophée de guerre, des images des dieux grecs, d'Artémis, d'Hercule, d'Apollon, en bronze doré, et les fit placer par les grands prêtres dans son temple d'Armavir. Les ayant ensuite transportées à Arhdichat, Artachès y ajouta les statues de Jupiter, de Minerve, de Vulcain, de Vénus aphrodite ainsi qu'une seconde statue d'Artémis. Plus tard, les prêtres placèrent ces statues dans le fort d'Ani.

Il faut encore citer dans cette énumération, Aralez et Kadch qui

jouèrent un rôle important dans les légendes relatives à la lutte et aux amours de Sémiramis et d'Ara, roi d'Arménie, puis à celle relative à la malédiction d'Artachès II contre son fils Artavazd (120 après J.-C.). D'après Moïse de Khorène, les Arméniens, de même que beaucoup d'autres peuples de l'Orient et de l'Occident, avaient des bois sacrés, et y adoraient certains arbres. Le plus antique de ces bois, dit-il, fut planté par Armének, fils d'Haïk, plus de 2000 ans avant Jésus-Christ, dans la province d'Ararat, non loin de l'Araxe sur la colline où son fils Armaïs fonda la célèbre ville d'Armavir. Dans ces bois plantés surtout de peupliers argentés, les prêtres de ce culte mystérieux tiraient des oracles du bruissement des feuilles, tout comme ceux de Dodone consultant le chêne polyglotte, *quercus fatidica.*

En changeant de croyances, les Haïkanes ne perdirent pas le souvenir de leurs traditions, et ne modifièrent que lentement leur culte. De nos jours, comme au temps de Zoroastre, on célèbre le feu divin. Le jour de la fête annuelle, un couple de nouveaux mariés embrase dans un bassin de cuivre un échantillon de tout ce que la terre bienfaisante produit de meilleur : fleurs, céréales, pampres, fruits. Les fiancés regardent le soleil comme pour le prendre à témoin de leurs amours ; les malades lui demandent la santé ; les mourants espèrent lui offrir leur dernier regard, et c'est toujours sous ses rayons que l'on enterre les morts[1].

C'est chez les Arméniens de la Perse et de la Turquie que l'on retrouve les traces les plus persistantes du culte du feu qui a pénétré également en Europe. C'est chez eux que le jour de la Chandeleur ont lieu des danses autour d'un feu allumé. Des fagots épineux sont dressés en bûcher au milieu de l'église. Des fruits de cornouiller ornent ce bûcher auquel on met le feu après vêpres. Les jeunes filles et les jeunes femmes nouvellement mariées forment une ronde tout autour. Une masse de jeunes gens se pressent derrière. L'un d'eux se met à tourner d'un mouvement lent et majestueux. A mesure que la flamme embrase les fagots, la ronde accélère son mouvement en frappant crescendo du pied en mesure.

[1] Cirbied, *Mémoire de la Soc. des antiq. de France*, t. II, 1820 — Moritz-Wagner, *Reise noch dem Ararat.*

Cela dure jusqu'à ce que le feu commence à baisser, les femmes se séparent alors et laissent approcher les jeunes gens qui commencent à bondir au-dessus du bûcher avec agilité. On doit attribuer évidemment à la flamme une grande puissance de purification.

La situation géographique de l'Arménie et les vicissitudes politiques par lesquelles son peuple a dû passer ont contribué à lui donnner de bonne heure une religion fort complexe, comme on vient de le voir. Tour à tour, elle s'inspire du sabéisme des Chaldéens, puis du magisme des Perses, enfin du paganisme des grecs, car Jupiter et Vénus avaient leurs temples à côté de ceux de Mithra et d'Ormuzd. Le premier culte de l'Arménie lui vint de Babylone et de Ninive. Lorsqu'elle tomba sous la domination perse, la réforme de Zoroastre s'y implanta, non sans faire de nombreux emprunts au polythéisme grec et romain, jusqu'à l'avènement des Sassamides de Perse (250 après J.-C.). C'est vers cette époque que le christianisme fut officiellement introduit en Arménie. Les premières semences y avaient été portées du vivant même de Jésus-Christ, par Thaddée, l'un des soixante-douze disciples, et par l'apôtre Barthélemi, révéré par les peuples de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse. Plus tard, des prêtres syriens vinrent prêcher l'Evangile aux Arméniens, et commencèrent à élever des monastères sur les ruines des temples païens. Mais le véritable apôtre et le civilisateur de l'Arménie fut Grégoire l'Illuminateur. Sous les Arsacides de Perse, il convertit le grand roi Tiridate (502), et institua le siège patriarcal d'Arménie, dont il fut le premier titulaire sous le titre de Catholicos (universel).

Peu après Grégoire, parut toute une pléiade d'hommes qui continuèrent son œuvre de régénération de l'Arménie. Mais ce grand mouvement social et intellectuel fut arrêté quelque temps par l'hérésie grecque d'Eutychès, cause du schisme qui divise encore aujourd'hui la nation arménienne. Les uns, le plus grand nombre, restés fidèles à la grande Eglise nationale, fondée par Grégoire, les autres reconnaissant l'autorité du pape, sont devenus catholiques; ces derniers ne se rencontrent pas en Arménie russe.

Au sommet de la hiérarchie arménienne, est placé le cent quatre-vingt-troisième successeur de l'Illuminateur, qui est actuellement

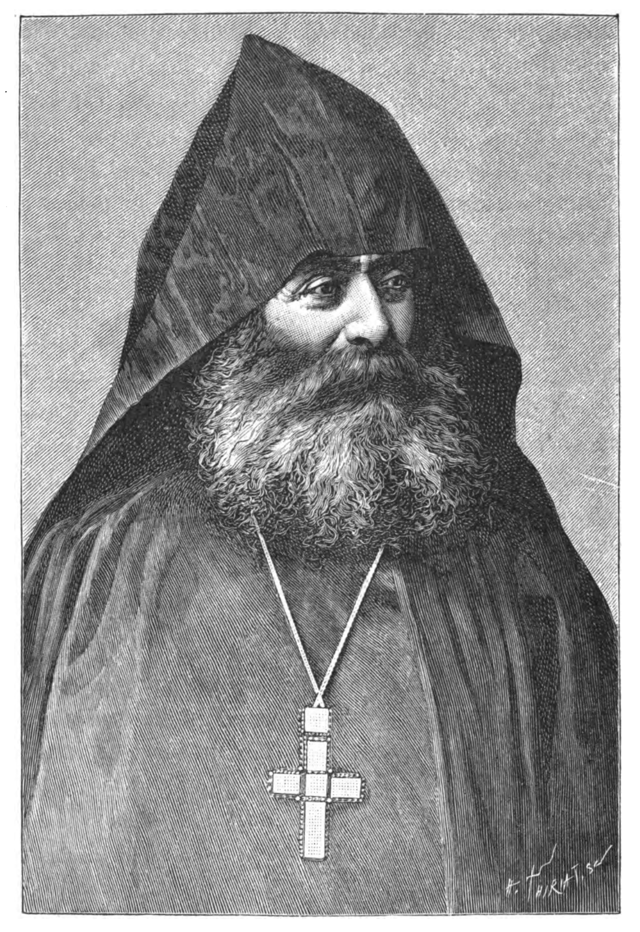
l'illustre et vénérable archevêque Khrimian, surnommé le Gambetta de l'Arménie. Ce pontife suprême dont relève tout le clergé arménien grégorien a son siège à Etchmiadzine, non loin de la montagne légendaire de l'Ararat. L'empereur Nicolas n'a pas manqué de prendre à la Perse ce centre traditionnel, et de s'assurer ainsi la possession de la tête et du corps de la nation tout entière. Par suite de la possession de l'humble Vatican arménien, les Haïkanes du dehors sont soumis à une sorte de vasselage religieux de la Russie. Tout en laissant à cette église la plus grande liberté, le gouvernement russe a réglé la situation du catholicos par les statuts de 1836, sorte de loi des garanties qu'ils subissent en fait tout en les contestant en droit.

D'après la tradition, le catholicos doit être élu par les députés de tous les diocèses arméniens du monde. Le gouvernement impérial préside à l'élection qui n'est plus actuellement qu'une présentation de candidats entre lesquels l'empereur se réserve de désigner le catholicos. Le mode d'élection du pontife suprême, n'est pas la seule altération apportée à la constitution arménienne. A côté du catholicos, on a institué, comme à Saint-Pétersbourg, un synode d'évêques et d'archimandrites désignés par le Tsar, et, près de ce synode, un procureur laïque dont l'ingérence dans les affaires religieuses agrée peu au clergé.

Voici pour les Arméniens de Russie. Quant à ceux de Turquie leur gouvernement religieux est fondé sur les mêmes principes que celui d'Etchmiadzine. Le patriarche de Constantinople a auprès de lui un synode qui partage avec lui l'administration des affaires ecclésiastiques et qui est de quatorze membres, dont douze appartiennent au clergé et deux aux laïques. L'un de ces derniers remplit les fonctions de secrétaire ; le vicaire du patriarche, celui de président. Ce synode se renouvelle tous les deux ans, par voie d'élection. Les principaux de la nation et les délégués des corporations d'état convoqués au palais patriarchal viennent prendre part au scrutin. Le patriarche est aussi élu par le vote populaire, mais il ne prend possession de sa charge qu'après avoir reçu l'investiture du sultan.

On sait qu'il est admis en principe par la Porte que les popula-

tions de l'empire qui professent un culte autre que l'Islamisme n'ont d'existence légale qu'à titre de *communion suprême*, synonyme pour elle de nationalité. Les Grecs et les Arméniens ont leur patri-



Mgr Khrimian, le Catholicos actuel.

arche pour représentant auprès d'elle, comme leurs chefs responsables investis d'une magistrature à la fois religieuse et civile.

D'après ce qui précède, on voit qu'en Russie, de même qu'en Turquie, les Arméniens tiennent une place supérieure à leur nombre.

Sur près de cinq millions d'individus de cette race que l'on compte actuellement, un grand tiers réside sur le territoire de la Russie qui possède chez elle leur chef spirituel. Cela lui donne une prise de plus sur l'Orient. Elle peut en Asie s'ériger en protectrice des Arméniens. Au traité de San Stefano, elle avait eu soin déjà d'insérer une clause en faveur des Haïkanes demeurés sujets turcs. Il lui est loisible d'user à son heure de ce patronage, car en n'exécutant pas l'article 61 du traité de Berlin, la Porte a négligé d'élever entre elle et le Caucase la barrière d'une Arménie autonome.

A défaut d'autonomie ou de liberté politique, la Russie a offert aux Arméniens la sécurité. Aussi nombre d'entre eux ont-ils émigré des Etats du Sultan dans ceux du Tsar, préférant l'ordre russe au désordre ottoman.

Caractères physiques des Arméniens. — Le type arménien est assurément difficile à établir, car cette race a subi de nombreux mélanges, et les éléments de ces mélanges étant fort différents suivant les régions, il importe de ne le préciser qu'en prenant la moyenne fournie par les divers groupes soumis à l'étude. Nous ne suivrons donc pas la méthode de Kanikoff pour qui seuls les Arméniens d'Astrakan présentent quelques chances d'avoir gardé leur type national, sinon primitif, du moins celui qu'ils avaient au moment des premières invasions mongoles.

Ces Arméniens émigrés d'Ani depuis le XIVe siècle auraient gardé plus que tout autre groupe habitant les différentes parties de l'Arménie, leur véritable type par suite de leur isolement pendant plusieurs siècles, au milieu de populations étrangères et musulmanes. Je suis convaincu, au contraire, que le type arménien tel que le décrit Kanikoff, n'est pas celui de la majorité des descendants d'Haïk. Mes observations anthropométriques qui ont porté sur plus de mille individus me permettent d'affirmer hautement ce fait et de considérer comme fort discutable le tableau que cet illustre voyageur a dressé des Arméniens.

Les caractères morphologiques de cette race que j'ai étudiée sur un très grand nombre de points, soit en Russie, soit en Turquie, peuvent se résumer dans les termes suivants :

Les Arméniens ont presque tous les yeux et les cheveux brun très foncé, la tête haute et ronde (hypsi-brachycéphale), le nez long, droit, souvent convexe (leptorhinien) et arrondi à son extrémité. La bouche plutôt grande que petite. Les oreilles aussi plutôt grandes que petites ; la face moyennement large (mésatifacial), la taille au-dessus de la moyenne ; la grande envergure dépassant souvent la taille.

Des déformations artificielles portant sur les parties occipito-frontale et occipito-bregmatique se rencontrent chez ce peuple dans la proportion de 70 pour 100. Elle est rare chez les femmes.

Les documents morphologiques que nous avons réunis, joints aux renseignements philologiques, ethnographiques et historiques ont montré qu'au-dessus de tous les peuples actuels de l'Asie occidentale, se place la race arménienne, importante entre toutes par son ancienneté et par son homogénéité dans le temps et dans l'espace.

Quelque opinion que l'on ait sur l'origine de la famille arménienne, que l'on veuille la rattacher au groupe dit *sémitique* ou à l'autre groupe dont la dénomination de *touranienne* est tout aussi défectueuse, il semble démontré que c'est dans la Mésopotamie qu'elle s'est formée côte à côte avec quelques autres grandes races encore mal définies, et que c'est dans les régions de l'Ararat qu'elle s'est développée et qu'elle s'est constituée ensuite en nation.

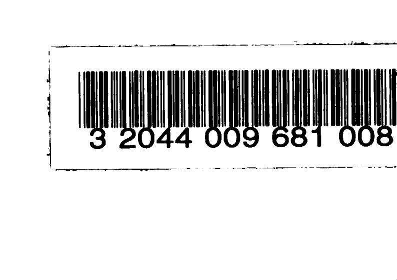
Le type arménien si remarquable par sa persistance est fixé depuis fort longtemps, car il est reconnaissable déjà sur certains bas-reliefs assyriens, tel que celui qui représente des ambassadeurs du Naïri visitant Assourbanipal en Elam.

TABLE

TABLE DES GRAVURES

Lyon. — Imp. PITRAT AINÉ, A. REY Succ., 4, rue Gentil. — 13880


1605


3 2044 009 681 008


Digitized by Google

